

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.


- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, BRESSETTE C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

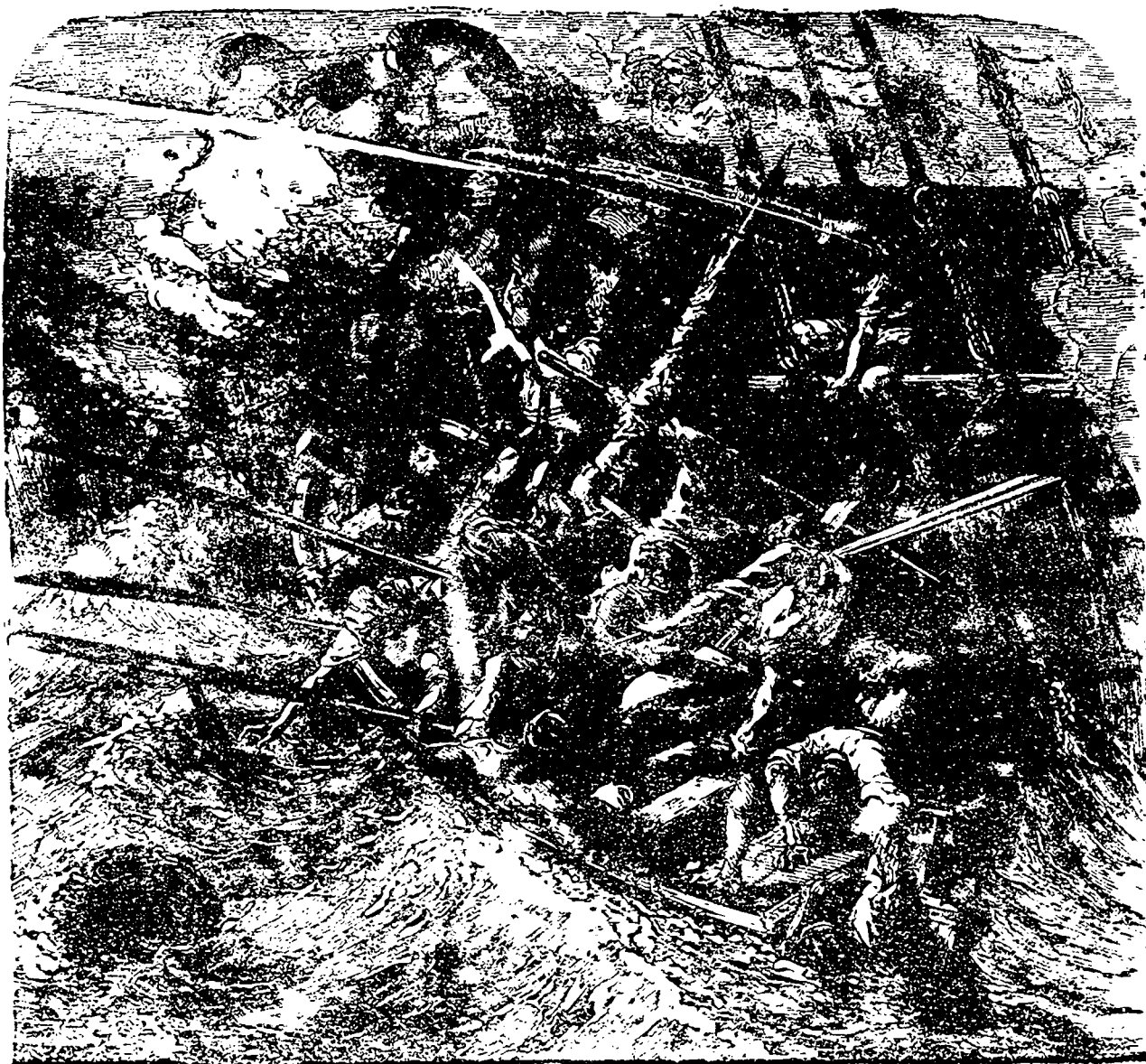
MONTREAL, 29 DECEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 12

CROCHETOUT

DIXIEME ET DERNIERE PARTIE de VŒU DE HAINE
Par ERNEST CAPENDU



..... Alors, ce fut un véritable et terrible assaut ! (Page 274)

CROCHETOUT

Dixième et dernière partie de VŒU DE HAINE par Ernest Capendu

I

LE CHEVRIER

Avant d'atteindre Port-Louis, la route de Pluvigner passe à Riantec, petit village situé à une lieue au plus des côtes. Riantec est bâti au pied de la falaise qui l'abrite contre la violence du vent du large.

En quittant le village, à gauche, un sentier praticable pour les chevaux court le long du flanc de cette falaise et, atteignant son sommet, continue à se dessiner jusqu'à Port-Louis, suivant la pente descendant de la falaise qui vient mourir à l'entrée de cette petite baie dont Lorient est le château seigneurial et Port-Louis la maison du garde.

La dernière maison de Riantec borde ce sentier à son point de départ : cette maisonnette, disparaissant presque entièrement derrière les haies d'ajoncs qui l'enceignent, est placée du côté de la falaise comme une sentinelle avancée.

La nuit descendait vite et un brouillard naissant assombrissait encore la dernière teinte du jour luttant contre les approches des ténèbres.

On entendit le piétinement des chevaux dans la cour intérieure de l'habitation. Bientôt une barrière s'ouvrit et deux cavaliers apparurent. Deux hommes et deux femmes marchaient à pied près d'eux.

L'une des femmes paraissait être vivement affectée et levait alternativement les yeux sur les deux cavaliers avec une expression douloureuse :

— Père ! Kernoe ! dit-elle en joignant les mains, pourquoi me laisser ici ? Pourquoi ne pas m'emmener avec vous ?

— Il le faut, Catherine, répondit Kernoe. Tu es épuisée, fatiguée par cette poursuite qui ne nous laisse pas prendre une seconde de repos. D'ailleurs, nous te laissons auprès d'amis fidèles ! Demeure et attends !

Catherine courba la tête : Yvanec se pencha sur sa selle et baisa la jeune fille — le front :

— Prie, pour que Dieu soit avec nous ! dit le vieillard.

Kernoe s'était retourné vers les deux hommes :

— Guillaume, dit-il au plus âgé, tu crois bien avoir reconnu Jeanne ?

— Oui ! au portrait que tu m'en as fait, ce doit être elle qui a passé ce matin avec un jeune gars vêtu en officier.

— Ils ne se sont pas arrêtés à Riantec ?

— Non. Ils n'ont fait que passer. J'étais sur la porte, auprès de la femme qui filait, et je les ai vus.

— Et qui a passé encore ?

— Personne que vous.

— Tu en es sûr ?

— Sûr, parfaitement sûr. Je n'ai pas quitté la porte depuis le moment où la jeune fille et son compagnon ont passé, jusqu'à l'heure où vous êtes arrivés et où je vous ai reconnus.

— Et quelle autre route conduit à Port-Louis ?

— Aucune autre. Celle-ci est la seule de ce côté du pays.

Kernoe se pencha vers Catherine.

Espère ! dit-il.

Puis, rendant la main à sa monture, il partit. Yvanec fut presque aussitôt près de lui. Tous deux gravirent rapidement la pente du sentier couronnant les falaises.

La nuit était presque complètement close.

Les deux hommes trottaient, courant du nord au sud. Le bruit de la mer, qui venait briser ses flots au pied de la falaise, montait jusqu'à eux et le vent, soufflant du large les enveloppait dans ses impétueux tourbillons.

— Père, dit Kernoe après un long silence, qu'est donc devenu Séverin ?

Yvanec rapprocha ses épais sourcils.

— Si le fils n'est pas sur leurs traces, dit-il, il est mort ! Kernoe tressaillit :

— Le croyez-vous donc ?

Yvanec fit un signe affirmatif.

— Cependant, reprit Kernoe, il n'a pas un seul instant poursuivi Jeanne et Delbroy, car depuis le premier moment où nous avons pu obtenir un renseignement sur eux, depuis le premier moment où, à force de recherches, de déductions et d'interrogations, nous avons appris qu'ils existaient et qu'ils n'avaient point encore quitté le pays, nous n'avons pas une fois pu supposer que Severin ou tout autre les eût poursuivis et fût sur leurs traces.

— Oui, fit Yvanec. Mais alors, qu'est devenu Séverin ?

Kernoe garda le silence.

— Qu'est devenu Séverin, reprit le vieillard, s'il n'est pas sur les traces de ceux que nous cherchons à rejoindre ?

— Peut-être cherche-t-il et a-t-il fait fausse route !

— Impossible. Les renseignements que nous avons obtenus, il les eût obtenus également.

— Cependant, père, si Séverin était sur leurs traces, il nous précéderait et nous aurions eu quelque indice précis....

— Peut-être !

— Comment ?

— Tu ne connais pas Séverin comme je le connais !

Kernoe regarda le vieillard :

— Je ne comprends pas, dit-il. Que voulez-vous donc dire ?

— Je veux dire, répondit Yvanec, que depuis que je connais la vérité, que depuis que je n'ignore pas l'amour de Séverin pour celle qu'il sait n'être pas sa sœur, j'ai compris tout ce dont le gars était capable pour rejoindre Jeanne.

— Mais, encore une fois, il n'est pas sur leurs traces.

— Alors, dit Yvanec en étouffant un soupir, si tu dis vrai, c'est que Séverin est mort !

Kernoe ne répondit pas. Les deux hommes pressèrent encore l'allure de leurs chevaux.

Ils parcoururent ainsi plus de deux lieues sans échanger une parole, tous deux absorbés dans la profondeur de leurs pensées.

Bientôt la route s'abaissa devant eux dans l'ombre, et au loin, au milieu des ténèbres, ils aperçurent une masse noire au milieu de laquelle brillaient çà et là quelques points lumineux.

— Voici Port-Louis ! dit Yvanec.

— C'est là où ils doivent être ! ajouta Kernoe.

— A moins cependant qu'arrivés à cette pointe de la falaise, ils n'aient pris cette route remontant vers Plouhinec.

— Et qu'ils se soient embarqués pour l'île de Croix ! ajouta Kernoe en tressaillant sous l'impression d'une pensée subite.

— Oui.

— C'est impossible !

Les deux cavaliers arrêtaient simultanément leurs montures.

— Si cela était, nous ferions fausse route en continuant, dit Kernoe, car voici le sentier de Plouhinec.

— Oui, dit le vieillard.

— Que faire ?

— Il faudrait pouvoir nous renseigner.

En ce moment un son criard retentit au loin.

— Ah ! s'écria Kernoe, Dieu est pour nous : voici là-bas une hutte de chevrier.

Et le jeune homme pressa son cheval pour atteindre la hutte qui se dessinait vaguement comme un point noir dans les ténèbres.

Le chevrier, assis sur le seuil de sa triste et solitaire demeure, soufflait dans un biniou, tirant de l'instrument ces accords tour à tour bizarres et sauvages, doux et modulés, qui sont à la véritable musique ce que les chants des *Kloutuks* sont à la véritable poésie.

En voyant les deux cavaliers s'arrêter devant lui, le pâtre redressa la tête. C'était un jeune garçon de quinze à seize ans, petit, mince, maigre, nerveux, au teint blême, aux yeux noirs, au geste grave.

— Dis-moi, mon gars, dit Kernoe en se penchant vers le chevrier, as-tu passé la journée à cette place ?

—La journée d'aujourd'hui, celle d'hier, d'avant-hier et les autres encore depuis la lune nouvelle, répondit le père. Mes chèvres sont là et elles ne rentreront que dans deux jours.

—Alors tu vois passer les voyageurs.

—Tous.

—En est-il passé depuis ce matin ?

L'enfant réfléchit.

—Oui, dit-il, il en est passé.

—Un jeune homme et une jeune fille ?

—Non.

—Comment ! s'écria Kernoë, tu n'as pas vu passer aujourd'hui un jeune homme et une jeune fille ?

—Non, dit le père.

—Par la route de Riantec allant à Port-Louis ?

—Non !

—Et par celle de Plouhinec ?

—Non plus.

Kernoë regarda Yvanec.

—C'est impossible ! dit le vieillard.

—Oh ! dit le jeune homme, je ne quitte pas cette place, je vous le répète ; s'ils étaient passés, ceux dont vous parlez, je les aurais vus...

—Mais, dit Kernoë au vieillard, ils ont dû cependant passer par ici... Guillaume les a vus prendre cette route, et depuis Riantec jusqu'ici, il est impossible de suivre une autre voie : à gauche est la mer, à droite la falaise à pic... S'ils étaient retournés sur leurs pas, Guillaume les eût vus rentrer dans le village.

—Oui ! dit Yvanec.

Kernoë, après un silence, retourna vers le chevrier :

—Ainsi, reprit-il, tu n'as vu passer personne ?

—Oh ! si, dit le père.

—Qui donc ?

—Un cavalier.

—Tout seul ?

—Oui.

—Quand cela ?

—Oh ! il n'y a pas longtemps, il y a deux heures au plus : c'était quand le soleil allait s'enfoncer dans la mer.

—Et comment était ce cavalier ?

—Dame ! il était comme vous... si ce n'est qu'il avait des braies grises, et les vôtres sont noires.

—Des braies grises ! s'écria Yvanec, et une ceinture rouge ?

—Oui.

—Et une veste grise ?

—Oui, c'est cela.

—Et le cheval, comment était le cheval ? demanda le vieillard en proie à l'exaltation la plus vive.

—Il était blanc, avec des taches noires sur la tête et aux jambes.

—C'était lui !

—Séverin ? s'écria Kernoë.

—Oui !

Un profond silence suivit cet échange rapide de paroles.

—Et de quel côté allait ce cavalier ? demanda le vieillard.

—Par là, répondit le chevrier.

—A Port-Louis ?

—Oui.

—Tu en es sûr ?

—Je le jure sur le salut de mon âme, car je l'ai suivi longtemps des yeux et je l'ai vu se diriger vers la ville.

Yvanec et Kernoë partirent au galop. Ils s'étaient compris tous deux et, sans échanger une parole, ils s'étaient précipités en avant.

Ils dévoraient l'espace, courant au milieu de l'obscurité sur la pente rapide qui descend jusqu'à l'extrémité de la langue de terre sur laquelle se dresse la ville.

—Père ! dit Kernoë dont les yeux lançaient des éclairs rapides, père ! on n'a pas vu passer Jeanne ni Delbroy... et l'on a vu Séverin !

Yvanec étouffa un profond soupir :

—Oh ! dit-il d'une voix rauque, il faut que nous retrouvions Séverin, Kernoë, mais il faut aussi que tu me fasses un serment.

—Un serment ?

—Jure-moi que Séverin, quoi qu'il arrive, quoi qu'il soit arrivé, sera toujours ton frère.

Kernoë fit un mouvement :

—Je ne puis jurer cela ! dit-il.

—Pourquoi ? demanda le vieillard.

—Parce que si je jurais cela et qu'il fût arrivé malheur à Jeanne, je ne tiendrais pas mon serment !

II

PORT-LIBERTÉ.

Port-Louis, ce village acheté par Henri IV aux Espagnols, reconstruit par Louis XIII, passé à l'état de ville sous Louis XIV, est construit à l'embouchure même du Blavet, cette belle rivière qui a pour affluent l'Ével.

Port-Louis, qui dut son nom à Louis XIII (la ville se nommait Blavet avant que ce roi ne la fit reconstruire), Port-Louis vit ce nom changé et transformé à l'époque de la Révolution. La ville fut désignée sous ce titre : *Port-Liberté*, le mot *Louis* étant rayé à tout jamais du dictionnaire républicain.

Port-Louis, ce n'était plus une ville, c'était un immense cabaret, un gigantesque réceptacle d'orgies, un lieu de fête perpétuelle enfin, l'on venait boire le prix de son sang entre deux pluies de boulets.

Parmi les nombreux cabarets qui encombraient les rez-de-chaussées des maisons, il en était un dont la réputation justement répandue attirait dans ses salles l'élite des corsaires. Ce cabaret avait placé au-dessus de sa porte une enseigne d'une originalité tout à fait en rapport avec les mœurs des nombreux consommateurs qui faisaient sa fortune.

Cette enseigne se composait d'un petit navire de guerre coupé en deux, de l'avant à l'arrière, et collé sur la muraille. Rien ne manquait à cette moitié de vaisseau, ni la mâture, ni les canons, ni les cordages. Un grand pavillon tricolore se déroulait à l'arrière et une flamme tombait du grand perroquet.

Les verges des trois mâts étaient naturellement en saillie et avançaient au-dessus de la rue. Or, à chaque extrémité de ces trois verges, appendaient trois pantins, dûment attachés par le cou, comme trois affreux criminels ayant subi le dernier supplice et tournoyant à tous les vents.

Ces trois pantins portaient chacun un uniforme différent, personnifiant une nation. Celui du milieu, le pendu qui occupait la place d'honneur à la grande vergue, avait l'uniforme des officiers de la marine anglaise.

Celui qui se balançait au bout de la vergue de misaine, portait l'uniforme de la marine autrichienne, et le troisième, accroché à la corne d'artimon, était revêtu de l'habit prussien.

Au-dessus du navire, il y avait écrit en gros caractères : *Aux Trois Couleurs*.

Pour pouvoir franchir le seuil du cabaret des *Trois Couleurs*, il fallait avoir tué bien ostensiblement à l'abordage un ennemi, aussi était-ce l'aristocratie des corsaires, des braves, des purs Frères de la Côte qui se donnait rendez-vous dans ce cabaret, qui était pour la marine bretonne de l'époque ce qu'était autrefois la *Table Ronde* pour les chevaliers.

Aussi quel bruit, quel charivari, quel entrain, quels cris ! Ce qu'on buvait, ce qu'on mangeait, ce qu'on cassait dans ces salles enfumées, noircies, où une heure ne s'écoulait pas sans chansons et sans batailles, était chose digne des contes d'autrefois.

Il était huit heures du soir, il faisait nuit noire au dehors, car les rues de Port-Louis étaient naturellement privées d'éclairage, le vent soufflait du sud-est et apportait le bruit de la marée montante.

Le cabaret des *Trois Couleurs* était plein à ne pas trouver six pouces de place sur un banc. Des quinquets fumeux, accrochés le long des murailles, projetaient une lumière rouge se

mélant à celle de deux autres quinquets à trois becs et suspendus à la poutre saillante du plafond.

Les rayons lumineux perçaient à peine le brouillard épais et grisâtre causé par la fumée des pipes. Une grande et grosse femme, coiffée d'un bonnet de laine comme les matelots, trônait derrière un comptoir sur le dessus d'étain brillant duquel étaient rangés symétriquement de véritables bataillons de bocaux et de cruchons remplis d'un contenu appétissant, aux couleurs vives et enjolivés d'étiquettes historiques et plus ou moins dorées.

Deux garçons, costumés en paysans bretons, mais portant une cotte blanche par-dessus leurs braies, comme les brasseurs, allaient, venaient, couraient, portaient, emportaient, servaient, desservaient avec un entrain, un feu roulant à faire croire par moment que chacun d'eux se décuplait pour mieux contenter les pratiques.

Douze tables et vingt-quatre bancs composaient avec le comptoir tout l'aménagement de la salle. Le bois blanc de ces douze tables disparaissait absolument sous un flot serré de verres et de bouteilles, d'assiettes et de cruchons, de morceaux de pain et de montagnes de fromages de toutes les nuances. Les vingt-quatre bancs étaient, eux, envahis par une foule de gaillards dont la rencontre d'un seul au fond d'un bois, par une nuit sombre et dans une route déserte, eût impressionné le plus brave et fait fuir au plus vite un homme prudent.

Quelles mines ! quelles tournures ! quels vêtements ! Des physionomies bronzées, noircies, hâlées, couturées : à l'un un œil de moins, à l'autre une balafre sur la joue. À celui-ci il manquait une oreille, à celui-là le nez était tranché. Quelques-uns cependant, mais la petite minorité, avaient le visage à peu près dans les conditions ordinaires.

Et ces mains hâlées, trempées comme des lames d'acier, aux doigts secs et nerveux, comme elles sentaient le goudron, comme elles sentaient la poudre, comme on comprenait qu'elles devaient se pomoyer sur un grelin suivi ou manier comme une baguette la hache d'abordage !

Et ces vêtements qui recouvraient ces torces herculéens, ces chemises de laine ouverte sur une poitrine velue comme celle d'un ours, ces manches retroussées sur des bras couverts d'arabesques bleuâtres, tatouages gravés là par la poudre et qu'un boulet pouvait seul effacer en emportant le membre qui le portait. ces haillons qui se traînaient sur des corps de bronze et qui tous s'étaient trempés dans le sang des ennemis de la France, ces haillons lacérés par les haches anglaises, les balles et les coups de sabre, ces haillons-là, on eût pu en faire des drapeaux, car chaque déchirure était un brevet de courage.

Quant au vacarme qui régnait dans cette salle, il était impossible à qualifier ; impossible à rendre.

Cinq heures du matin sonnaient. Brocs, bouteilles et cruchons étaient vides, tous les estomacs étaient pleins, toutes les cervelles étaient à demi noyées, dans les enivrants liquides. Tous avaient passé la nuit à boire, à manger, à hurler.

Au centre de la salle, sur la table placée sous le quinquet devant le comptoir, un jeune homme était grimpé, dansant au milieu des verres, des bouteilles et des cruchons, faisant mille gestes rapides et chantant à tue tête une de ces romances maritimes si communes dans nos ports et que les assistants reparaient en chœur avec un entrain merveilleux.

—Hourra ! Fignolet, criait on en applaudissant à grand renfort de verres brisés.

—Deuxième couplet ! vociféra le jeune matelot d'une voix aigre :

Est-il rien de plus beau z'au monde
Qu'un matelot ?
Dans son cœur jette plomb de sonde
Belle Margot,
Et tu crieras : " Fond d'amourette " !
Et puis t'auras
Dedans ce cœur une cachette...
Un trou z'aux rats !
Hâ-â ! li-i !
Hâ-â ! li-i !
Hâ-â ! li-i !

Et l'ensemble fut repris avec une telle vigueur, qu'un banc craqua sur ses pieds et qu'une quinzaine de matelots roulèrent

les uns sur les autres. Ils étaient tombés en chantant, ils chantèrent étant tombés, et ils se relevèrent chantant plus fort.

La grosse femme, assise au comptoir, battait la mesure en trempant un ouillère à pot dans un bocal de prunes à l'eau-de-vie.

—Troisième couplet ! beugla le chanteur, en s'arrêtant dans sa pantomime énergique qui faisait gémir la table :

Et quand je t'appuyais la chasso,
Dis donc, Margot,
Tu ne faisais pas la grimace
Au matelot ?
Moi je chantais : " La brise adonne
Range au plus près ! " !
Et mon cœur filait, ma mignonne,
Dans tes agrès,
Hâ-â ! li-i !
Hâ-â ! li-i !

Cette fois, le bruit devint tellement formidable, qu'un coup de canon ne l'eût certes pas dominé : verres, bouteilles et cruchons sautèrent en l'air avec accompagnement d'assiettes vides et non vides.

La porte du cabaret s'était ouverte sans que personne ne s'en aperçût, et un homme, à peu près aussi mal vêtu que ceux qui étaient là, s'avança dans l'intérieur avec cette allure libre et dégagée du matelot dont les poches sont gonflées de parts de prise.

Il se dirigea droit vers une table avoisinant celle sur laquelle se démenait le chanteur agile. Autour de cette table, plus petite que les autres, étaient assis sept ou huit matelots.

—Ah ! dit l'un en se dressant, Nordèt !

Toutes les mains se tendirent vers lui. Le vieux maître fit entendre un grognement sourd, mais comme pipe et chique gouvernaient convenablement, le grognement fut pris en bonne part et pour un bonsoir amical.

—Le commandant ? demanda le maître.

—Pas plus de commandant que dans mon écubier, répondit l'un des matelots, celui qui, le premier, avait salué Nordèt.

—On ne l'a pas relevé ici ?

—Non !

Nordèt se gratta le nez avec le tuyau de sa pipe.

—Bois-tu un coup avec nous ? demanda-t-on.

Nordèt ne répondit pas. Il remit sa pipe dans sa bouche, aspira fortement, lança droit devant lui une spirale de fumée qui partit comme un jet chassé par un moteur puissant, et, quittant brusquement les matelots, il se dirigea droit vers le comptoir.

La grosse femme, continuant sa pêche aux prunes, n'avait pas vu le vieux maître. Nordèt se campa droit devant elle, et, aspirant de nouveau, lança entre pipe et chique un autre jet de fumée qui alla envelopper amoureusement la cabaretière et lui donna un faux air de la Vénus hottentote dans un nuage.

La grosse femme releva la tête, et un sourire éclaira aussitôt sa physionomie.

—Le vieux de la cale ! dit-elle. Comment que ça gouverne, matelot ?

Nordèt cracha, passa le revers de sa main sur sa bouche, et envoya une seconde bouffée de fumée à la cabaretière, ce qui dénotait de la part du vieux maître une haute estime et une affection sérieuse et sincère pour une personne du sexe, ainsi que le disait Fignolet.

—La-haut ! dit-il simplement en désignant du geste le plafond.

—Oui ! répondit la cabaretière.

Nordèt envoya une troisième bouffée de tabac au nez de la cabaretière, ce qui valut au vieux maître le sourire le plus aimable ; puis il tourna sur ses talons et il se dirigea vers une porte placée près du comptoir à gauche et communiquant avec une petite pièce carrée, noire, sorte de passage-vestibule qui donnait dans le laboratoire-cuisine-cellier, et sur lequel donnait un escalier fort roide montant au premier étage.

La cabaretière suivit de l'œil Nordèt, sa pipe et sa chique :

—Toujours le même, dit-elle. Toujours aimable ! Un vrai Frère la Côte. Je l'ai reconnu rien qu'à l'odeur de sa fumée.

Et elle poussa un soupir qu'elle ne chercha pas à étouffer ; puis elle renfonça sa cuillère dans le bocal aux prunes avec un geste que n'eût pas désavoué Célimène, si elle se fût trouvé dans la même situation.

Nordèt, en passant dans la petite pièce noire, s'était engagé aussitôt dans l'escalier. Il gravit lestement le premier étage, et il se trouva sur un carré plongé dans une obscurité profonde.

Une traînée lumineuse, apparaissant à ses pieds, indiquait une porte donnant sur une chambre éclairée, et le bruit de voix animées prouvait du reste que cette chambre était habitée.

Nordèt s'arrêta devant cette porte, et, levant la main, il frappa un coup léger.

Aussitôt le bruit de la conversation cessa subitement, un silence se fit. Nordèt frappa un second coup et le pêne grinça dans sa gâche.

La porte s'ouvrit. Un homme apparut sur le seuil, tournant le dos à la lumière et dessinant sur le fond clair de la pièce la silhouette noire de son corps.

Cette lumière, provenant d'une lampe placée sur une table, éclaira en plein Nordèt.

—Ah ! c'est toi ! dit vivement celui qui venait d'ouvrir.

—Oui, commandant ! répondit Nordèt.

—Et que t'a dit Rollin ?

—Qu'il n'avait pas une barque.

—Et quand en aura-t-il ?

—Pas avant deux mois !

—Tonnerre ! s'écria l'homme avec un geste de rage.

—Allons, monsieur Crochetout, ne perdez pas tout espoir ! dit une voix partant de l'intérieur de la pièce.

Le commandant demeurait toujours devant Nordèt, paraissant réfléchir aux ordres qu'il devait donner.

—Descends, dit-il enfin, et attends-moi dans la salle. Le jour venu, je te ferai dire ce qu'il faudra faire.

—Hon ! fit Nordèt (cela voulait dire oui).

Et le vieux, portant la main à sa pipe, la retira de sa bouche pour saluer, et retourna vers l'escalier.

III

LE CABARET DES TROIS COULEURS.

Crochetout avait refermé la porte et était venu se rasseoir devant une table, de l'autre côté de laquelle était assis un autre personnage.

—Monsieur d'Almoy, dit le corsaire en approchant son siège, maintenant vous savez qui je suis.

—Hélas ! oui, monsieur, répondit d'Almoy avec un soupir, mais puisque je sais qui vous êtes, je dois vous parler ainsi que je vais le faire. Oui, j'ai été l'ami de d'Estournal ; oui, nous avons passé ensemble de longues années de jeunesse, oui, tout ce qu'a dit votre frère est vrai et de la plus exacte véracité. Les conversations que j'ai eues avec lui, je me les rappelle, et il les a rapportées aussi fidèlement que possible. Encore une fois, je le répète, tout ce qui a rapport à ses relations avec d'Estournal est vrai... Mais, en disant cela, je dois dire aussi une chose, c'est qu'à cette époque, d'Estournal n'avait absolument trompé, c'est que je le tenais pour un gentilhomme honnête et loyal, c'est qu'enfin j'étais convaincu qu'en parlant de mademoiselle Mariannic de Louedoc comme il le faisait il ne calomniait pas. Bref, monsieur de Laverdi, je vous donne ma parole d'honneur que dans toute cette horrible affaire j'ai pu être un instrument stupide, mais je n'ai jamais été complice.

Et se levant, d'Almoy étendit la main avec un geste et une expression de visage qui ne pouvaient admettre de doute.

Crochetout s'inclina légèrement devant l'ex-chef royaliste.

—Je vous crois, monsieur ! dit-il.

—Je dois encore ajouter ceci, continua d'Almoy. Après l'épouvantable catastrophe de Châteaulandrin, dont j'aurais

toujours ignoré la cause, si cette cause, vous ne veniez de me la révéler, après cette catastrophe, je demeurai longtemps encore l'ami et le compagnon de d'Estournal.

—Ah !

—Oui, rien ne m'avait pu faire douter encore ; ce ne fut que plus tard...

—Comment ?

—Oh ! plusieurs années après...

D'Almoy s'arrêta ; Crochetout, qui se penchait vers lui avidement et comme pour recueillir plus vite les paroles qui s'échappaient de ses lèvres, Crochetout demeura immobile.

—Eh bien ? dit-il.

D'Almoy réfléchit encore, puis, appuyant son front dans ses mains :

—Cet événement de Châteaulandrin s'est accompli en 1770 ? dit-il.

—Oui.

—Il y a trente ans ?

—Il y a trente ans ! dit Crochetout dont les épais sourcils se rapprochèrent.

—Ce fut deux ans après que je pus apprendre à connaître d'Estournal.

—Comment ?

—En 1772, nous étions à Rochefort, chez l'un de mes oncles. Il voulut se marier...

—Ah ! fit Crochetout.

—Et il se maria, en effet.

—Eh bien ?

—Eh bien ! ce mariage fut l'étincelle qui fit jaillir la lumière. Je compris ce qu'était d'Estournal, ce qu'il voulait.

—Mais, dit Crochetout, comment avez-vous pu comprendre...

D'Almoy l'interrompit du geste.

—Que vous importe ! dit-il en essuyant son front couvert de sueur, que vous importe le motif pour lequel j'ai compris de d'Estournal était un infâme, pourvu que cela soit ?..

D'ailleurs, tout cela serait trop long à vous raconter, puis, encore une fois, que vous importe ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que, moi aussi, j'ai cruellement souffert par cet homme, et que j'ai eu, depuis cette époque, constamment les mains liées quand je n'avais qu'un désir au cœur, celui de le punir, de le frapper. Oh ! j'ignorais alors ce qu'il avait fait à Châteaulandrin, je ne savais que ce qu'il m'avait fait souffrir, mais un serment que j'avais été contraint à faire mettait ce misérable à l'abri de ma fureur.

En achevant ces mots, d'Almoy s'était levé et marchait à grands pas, parcourant la petite pièce comme un homme en proie à l'émotion la plus violente.

Puis, après un long silence, d'Almoy revint vers le capitaine corsaire, et, reprenant sa place de l'autre côté de la table, en face de lui :

—D'Estournal est un infâme ! je le hais, et je donnerais sur l'heure, sans hésiter, sans regret, ce qui me reste d'années à vivre pour tenir cet homme au bout de mon épée et le voir râler sous mon étreinte !

En achevant ces mots, d'Almoy frappa un coup violent sur la table.

—Oh ! reprit-il, pourquoi ai-je juré que ma main ne se souillerait pas de son sang ?

Et se penchant vers Crochetout :

—Je n'ai pas craint d'employer tous les moyens que me donnaient les événements, poursuivit-il d'une voix altérée. Cet Algaric, son confident, son complice, a failli me servir ; j'avais voulu profiter d'une mésintelligence qui existait entre eux, mais Algaric est mort.

D'Almoy se rejeta en arrière.

—Enfin, dit-il, je hais d'Estournal, que vous importe la cause de cette haine !

Crochetout s'inclina :

—Je respecte vos secrets, dit-il.

Puis, après un assez long silence :

—Il faut pourtant, reprit-il, que je vous interroge encore.
 —Qu'avez-vous à me demander ?
 —Vous avez été au Crozon, à la ferme d'Yvanec Anauïrou ?
 —Oui.
 —Vous avez vu là une jeune fille qui se nommait Jeanne ?
 —Oui, dit encore d'Almoy, mais en tressaillant violemment cette fois.
 —Et jadis vous aviez connu à Yvanec un autre enfant, un fils, qui se nommait Maüyc ?
 —Oui.
 —C'est d'Estournal qui a poussé Yvanec à tirer sur son fils ; c'est encore d'Estournal qui a voulu contraindre le fermier à immoler sa fille : vous savez cela ?
 —Sans doute.
 —Pour quelle cause agissait-il ainsi ? pourquoi haïssait-il ces deux jeunes gens qu'il ne connaissait qu'à peine ?
 —Ce n'était pas eux qu'il haïssait.
 —Et qui donc ?
 —C'était Yvanec.
 —Le fermier ?
 —Oui ! il avait voué à Yvanec une haine affreuse, mais habilement dissimulée. Yvanec a toujours ignoré et ignore encore les motifs de cette haine, bien qu'il en ait ressenti souvent les effets.
 —Quoi ! Yvanec ne sait pas que d'Estournal est son ennemi ?
 —Il s'en doute, mais ne le sait pas d'une manière positive, et ce qu'il ignore surtout, absolument, c'est la cause de cette haine.
 —Et cette cause, vous la connaissez ? Quelle est-elle ?
 —Cette cause a rapport encore au mariage de ce monstre et serait trop longue à vous rapporter ; d'ailleurs, je vous le dis, toute cette partie du passé qui me concerne doit mourir avec moi ; elle ne regarde que moi seul, ne m'interrogez pas, je ne pourrais répondre.
 —Mais, s'écria Crochetout, et, comme emporté malgré lui par ses pensées, mais vous aussi avez paru haïr ces jeunes gens, car vous aussi avez excité Yvanec contre Jeanne.
 —Oui, dit d'Almoy.
 —Et pourquoi ?
 —D'Almoy saisit les mains de Crochetout :
 —Pourquoi ? répéta-t-il, pour mieux me venger de ce d'Estournal que vous haïssez aussi. Oh ! vous ne comprenez pas, vous ne pouvez comprendre, car je ne puis parler.
 —Mais pourtant il faut que je sache ! s'écria Crochetout avec un geste de colère.
 —Eh bien ! ramenez ici d'Estournal, poursuivez-le, tuez-le, prenez-le là, devant moi, et, cet homme mort, frappé par une autre main que la mienne, je pourrai parler, je pourrai tout vous dire...
 —Mais...
 —Il y a un serment qui me lie ! un de ces serments prononcés dans des circonstances telles qu'on souffrirait toutes les tortures de l'enfer plutôt que de consentir à le violer.
 —Cependant il faut que je sache, dit encore le capitaine corsaire.
 —Prenez d'Estournal.
 —Mais pour prendre cet homme, il faut le chercher, le traquer, le poursuivre. Qui sait le temps que peut durer une semblable chasse ? Et pour accomplir cette chasse, pour l'entreprendre même, il faut de l'argent et beaucoup, et je n'en ai pas, et les Anglais, en coulant la *Brûle-Gueule*, ont anéanti mes espérances et les efforts de tant d'années de douleurs et de luttes. Je n'ai plus rien, pas une obole et pas un ami riche.
 —Et la guerre m'a ruiné ! dit d'Almoy.
 —Et pas un navire, pas un lougre, pas un chasse-marée, vociféra Crochetout. Rien avec quoi je puisse aller croiser quinze jours dans la Manche et enlever au passage quelque navire qui me donne cet or dont j'ai si grand besoin. Et, pendant qu'ici la rage et l'impuissance me dévorent, celui qui a empoisonné ma vie se met peut-être à l'abri de mes recher-

ches. Oh ! si j'avais de l'or, ou un navire pour en acquérir. Je donnerais dix ans pour dix mille francs. Tonnerre ! si j'étais encore à l'Île-de-France ou dans la mer de l'Inde.

—Quoi ! s'écria d'Almoy, il n'y a pas un navire à Port-Louis ni à Lorient ?

—Pas un seul libre. Ah ! les corsaires ne manquent pas sur la côte, puis le gouvernement a fait une rasle générale pour réparer et armer ses flottes. Je n'avais qu'un espoir, c'était dans un constructeur que connaissait Nordèt, mon vieux maître d'équipage, et vous avez entendu ce qu'il vient de me rapporter : pas une barque avant deux mois.

—Cola est vrai, dit d'Almoy.

—Et cependant, s'écria Crochetout avec une rage fiévreuse, il me faut cet homme, et il me faut de l'argent pour le trouver. Oh ! les Anglais ! ils m'ont perdu !... mais je me vengerai !... Tonnerre ! une barque ! une coquille de noix pour me porter, et je leur reprendrai vingt fois ce qu'ils m'ont pris.

Tout en parcourant la pièce avec agitation, Crochetout s'était rapproché de la fenêtre et avait été coller machinalement son front contre la vitre. Il faisait froid à cette heure matinale, car sept heures du matin venaient de sonner à l'horloge de la maison de ville.

La chaleur assez forte qui régnait dans la pièce avait déterminé sur les carreaux une couche épaisse de buée qui formait par moments des gouttes d'eau glissant brusquement sur la surface unie et dessinant une ligne droite.

Machinalement encore Crochetout passa le plat de sa main sur le carreau et fit disparaître la buée en essuyant la vitre.

Le jour naissait ; le ciel était assez pur, et les premiers rayons du soleil perçaient timidement de leurs extrémités les nuages rougêtrés et les vapeurs crépusculaires.

La maison du cabaret des *Trois-Couleurs* était construite dans une rue aboutissant au port. Cette rue, en amphithéâtre, dominait toute la basse ville, de sorte que, de l'étage placé au-dessus de la boutique, on apercevait, se déroulant sous les yeux, le port, la rade et la haute mer.

A cette époque le port était désert. Tous les gros navires étaient naturellement à Lorient, et les caboteurs, les corsaires, les bateaux de pêche étaient tous en mer. A l'exception des chaloupes faisant le service, et de deux navires marchands mis en réparation dans la cale, on ne voyait dans le port qu'une petite barque, sorte de pilotboat, assez mal grée et paraissant fort avancée en âge.

D'Almoy s'était levé et s'était approché de Crochetout ; lui aussi regardait au jour naissant le panorama qui se déroulait devant ses yeux.

—Voyez ! dit Crochetout ; pas un navire. Rien que cette barque, et quelle barque, elle coulerait à dix lieues en mer. Oh ! les Anglais, les Anglais ! je...

Crochetout s'était arrêté. Il demeura un moment immobile et les regards fixés sur l'horizon.

—Qu'est-ce donc ? demanda d'Almoy.

Crochetout ne répondit pas ; il regardait toujours. Se reculant brusquement, il ouvrit la fenêtre et il se pencha au dehors :

—Oh ! fit-il.

—Quoi ? demanda encore d'Almoy.

Crochetout, sans plus répondre, fouillait dans sa poche, y prenait une longue-vue, faisait glisser les tubes et, la braquant vers le point de l'horizon qui avait si subitement attiré son attention :

—Un navire ! dit-il.

—Un navire ! répéta d'Almoy que cette annonce ne parut nullement étonner.

—Mais ce n'est pas un français... c'est un navire étranger surpris par le calme, car, voyez... la mer est unie comme une glace... et il n'y a qu'une brise bonne à pousser un chasse-marée.

—Je ne vois rien !

—Tenez ! continua Crochetout dont l'animation devenait extrême, voici la brume qui s'écarte comme un rideau qui se

soulève... Regardez !... Cette coupe, ce grément, et pas de pavillon en vue des côtes !... C'est un anglais !

—Un anglais !

—Oui !... Ah ! tonnerre !

Les dents du corsaire s'entre-choquaient avec rage.

—Un anglais !... là... encore... reprit-il, et pas une embarcation pour lui donner la chasse ! Mais il nous nargue !... C'est un gros marchand. Oh ! il y a des guinées à son bord... Tenez ! voici la vigie du port qui le signale !

Effectivement le navire en vue venait d'être signalé par les autorités maritimes. Crochetout avait le visage cramoisi, ses yeux lançaient des éclairs et ses mains frémissantes étreignaient la barre d'appui de la fenêtre.

En ce moment un coup sec fut frappé à la porte de la chambre. Crochetout n'entendit pas. D'Almoy allait ouvrir. Un homme entra.

—Julien ! dit d'Almoy avec étonnement. Que veux-tu ?

—Je vous cherchais, répondit le valet qui paraissait épuisé de fatigue.

—Pourquoi ?

—Pour vous remettre ceci.

Et Julien tendit à son maître le papier laissé par l'inconnu sur la table de l'auberge de madame Berghin.

D'Almoy prit le papier avec étonnement et l'ouvrit. Il le parcourut tout d'abord des yeux avec indifférence, puis il tressaillit violemment, se rapprocha de la lampe, relut le papier, un cri sourd s'échappa de ses lèvres.

Crochetout, absorbé par la vue du navire, n'avait rien entendu, rien remarqué. D'Almoy s'élança vers lui, mais le capitaine corsaire, se retournant alors brusquement, bondit dans la chambre en poussant un hurlement de joie frénétique.

—Ah ! cria-t-il, à nous les anglais !

Et il se rua au dehors sans plus faire attention à d'Almoy qui demeura atterré, tenant toujours le papier que venait de lui remettre Julien.

IV

LES FRÈRES LA CÔTE.

Le jour montait rapidement, la brume se dissipait, mais les quinquets du cabaret des *Trois-Couleurs* étaient encore allumés, et leurs lueurs rougeâtres luttèrent avantageusement contre les premières teintes blafardes du jour d'hiver.

Tables et bancs regorgeaient toujours de buveurs et de boissons : on chantait, on buvait, on criait encore, car ces natures de fer, qui ne connaissaient pas la fatigue, n'avaient point épuisé leurs forces et leur amour du plaisir.

—Jusqu'au dernier sou ! était le cri de joie des corsaires.

En mer, ces gens ne connaissaient que les dangers, les coups hardis, les aventures terribles. Risquer leur vie était pour eux la chose la plus simple. C'était constamment une question de va-tout. Quitte ou double. avec la mort et la fortune.

Aussi, comme on gaspillait bien à terre le prix du sang versé ! Un matelot pouvait débarquer avec des milliers de francs de parts de prise, ne fût-il resté à terre qu'une heure, il ne se fût jamais rembarqué avec un liard dans sa ceinture.

En mer, tout faire pour prendre et gagner ; à terre tout faire pour dépenser et jeter au vent. C'était la devise des corsaires. Et, comme on ne faisait jamais un long séjour à terre à cette époque de guerre incessante et de perpétuels et sanglants combats, on se hâtait de vider ses poches et sa bourse.

Presque tous les Frères de la Côte qui étaient là avaient débarqué récemment, lestés de doublons et de guinées, mais il y avait cinq jours que les plus anciens étaient à terre, et on en était déjà à boire l'argent de son voisin. Mais bah ! les occasions ne pouvaient manquer ! Et puis, est-ce que le lendemain existe pour des gens qui ne savent jamais s'ils ont dix minutes à vivre !

Le tumulte et la joie augmentaient donc et avaient atteint leur apogée.

Tout à coup, au milieu de ces cris, de ce bruit, de ces chan-

sons, de ces chocs de verres et de bouteilles, un roulement de tambour retentit, roulement sonore, strident, formidable, roulement de tonnerre...

Tous les cris ont cessé, toutes les bouches sont demeurées muettes, tous les bras levés sont demeurés en l'air...

La porte s'ouvre, un homme s'élança dans la salle, deux autres le suivent. Ceux-là battent le tambour avec un entrain superbe.

L'homme a bondi sur une table. D'un coup de pied il a envoyé au loin les verres, les bouteilles, les assiettes... Il a fait table nette pour avoir de la place. Puis, frappant vigoureusement du talon le bois qui rend un son mat, il impose silence aux tambours d'un geste impérieux.

Tous les matelots se sont levés, tous se sont rapprochés, tous entourent le nouveau venu, et un même cri s'échappe de toutes les poitrines :

—Vive Crochetout !

—Merci ! vieux caïmans ! dit le corsaire dont la physionomie rayonnait d'audace, d'énergie, de *furia* française.

Et son regard parcourt l'assistance.

—Ah ! dit-il, on me reconnaît ici, on ne m'a pas oublié.

—Oublié ! crie un matelot. Tonnerre de Brest ! faudrait que le cœur n'ait plus de fond ! C'est-il pas avec toi que nous avons croché la corvette anglaise la *Jenny* ?

—C'est-il pas avec toi que nous avons coulé la *Cybil* ? cria un autre.

—Avec toi que, partis la ceinture à sec, nous l'avons radoubee en grand, et qu'on est revenu paré de doublons !

Et tous les matelots, battant des mains, crièrent encore :

—Hourra ! vive Crochetout.

—Et mort aux Anglais ! hurla le corsaire.

—Mort aux Anglais ! vociférèrent les Frères la Côte.

—Et qu'est-ce que je vous disais quand je vous voyais jadis ? demanda Crochetout.

—Ce que tu disais ? cria un matelot en s'élançant, je te vas le larguer en grand. Tu disais : "Embarque ! embarque les Frères la Côte !

"Viens te lester des livres sterling des Goddem. A nous les coups de croc et les coups de pic."

—Eh bien ! reprit Crochetout, ce que je vous ai dit, les vieux, je viens encore le dire : Allons ! embarque ! embarque les Frères la Côte ! A nous les Goddem !

Et, sur un geste du corsaire, les tambours résonnèrent de nouveau avec une furie telle, que ce fut dans la salle un bruit effrayant, assourdissant.

Tous ces matelots, demi-ivres, étaient en proie à la surexcitation la plus extraordinaire. Crochetout avait un de ces noms qui, avec ceux des Surcouf, des Marcof, des Cousinier, était pour les corsaires l'équivalent des promesses de batailles, de bombances, de parts de prise, des cris furieux de victoire.

Crochetout, c'était l'ami du matelot, c'était le hardi marin qui ne reculait jamais. Depuis l'affaire de la *Brûle-Gueule* et celle des grottes du Crozon surtout, la réputation du terrible corsaire avait acquis des proportions nouvelles. Dans toute la Bretagne on en parlait, mais on ignorait où il était, et voilà que, tout à coup, au moment où on s'y attendait le moins, ceux de Port-Louis, les vieux caïmans du cabaret des *Trois-Couleurs*, le voyaient surgir au milieu d'eux.

Aussi, l'enthousiasme tenait de la folie. Le corsaire avait compris l'impression qu'il produisait, et un sourire avait éclairé sa physionomie énergique ; c'était un rictus de lion !

—Embarque ! embarque ! répéta-t-il quand les tambours eurent cessé de battre. Allons ! qui vient avec Crochetout ?

—Embarque ! embarque ! répétèrent les matelots. Et sur quoi et pourquoi ?

—Sur quoi, vous le saurez tout à l'heure. Pourquoi, je vais vous le dire. Ouvrez la fenêtre, Nordet ! Cassez la porte, Kerloch !

Les vitres volèrent en éclats : une bouffée de vent entra, chassa la fumée de la salle qu'elle emporta dans un tourbillon,

et l'horizon apparut clair sous les caresses des premiers rayons du soleil levant.

La ville est en amphithéâtre, et du cabaret, même du roz-de-chaussée, ainsi que je l'ai expliqué précédemment, l'œil dominait le port, la rade et la pleine mer.

Le bâtiment qu'avait signalé Crochetout apparaissait distinctement : il était peut-être à deux lieues en mer.

—Relève le point, vous autres, cria Crochetout en désignant du geste le navire qui, rendu immobile par le calme plat, semblait à l'ancre en pleine mer. Est-ce là une corvette proprement grée, galipotée et suivée !

Est-ce fin de carène ? cela a-t-il les hanches suffisamment arrondies ? Est-ce un beau joujou ?

—Oui ! oui ! cria-t-on.

—N'est-ce pas là des bordages bons à se pomoyer dessus, la hache au poing ? Dis, garçons, vois-tu ce navire, vous autres ? Anglais de la cale aux perroquets, avec des marchandises plein sa coque. Ça vient flaner sous le nez de Port-Louis, parce que ça sait qu'il n'y a pas une péniche en rade.

—C'est vrai, dirent quelques voix.

—Tout à l'heure, continua Crochetout en s'animant de plus en plus, j'ai relevé le point. C'est un anglais, un de la compagnie des Indes, que le calme plat aura saisi en voulant doubler la pointe de Brest. J'étais là-haut, et je me suis dit : Il y a là, en face de moi, à quelques portées de canon en mer, un navire chargé à plein de parts de prise, et il y a là-dessous, sous mes pieds, une soixantaine de Frères la Côte qui a le grappin prêt ? Et puis encore, une autre idée m'a pointé dans la cervelle. Je me suis dit : Tous ceux-là me connaissent, ils ont navigué avec Crochetout, ils l'aiment. Est-ce vrai ?

—Oui ! oui ! tonnerre ! vive Crochetout ! hurlèrent les matelots.

Le corsaire se redressa, puis il reprit :

—Eh bien ! matelots, écoute tous. Quand Nordèt, par mon ordre, a fait sauter la *Brûle-Gueule* engagée et les Anglais qui s'en approchaient, tout ce que nous avions s'est affalé en grand au fond de la mer... Depuis les amis sont venus à notre aide... mais c'est tout. Pour un commandement, il ne faut pas y compter : faut bourlinguer à terre comme un failli chien. Garçons ! vous connaissez Crochetout ! Doit-il devenir terrien !

—Non ! non ! cria-t-on.

—Pourtant pas de navire ? Voyons ! Ecoute encore ! Si Crochetout avait à cette heure une corvette de rien, s'il n'avait pas d'avances à donner, et s'il demandait des hommes après un roulement, en manquerait-il ?

Ce fut une formidable explosion. Toutes les bouches s'ouvrirent pour crier, toutes les mains se tendirent vers le capitaine corsaire.

—Nous embarquerions tous, vociféra-t-on avec le plus parfait ensemble.

—Eh bien ! enfants, Crochetout vous engage tous. Voilà le navire qu'il a choisi. Il ne s'agit que de le crocher sans l'avarié, et demain, nous embarquerons et nous courrons la Manche en attendant l'Océan Indien. Est-ce dit ? est-ce compris ?

—Oui ! oui ! Hourra ! enlève le goddem ! En avant !

—Hache au poignet, pistolet au poing, poignard aux dents ! A l'abordage, mes Frères la Côte !

—A l'abordage ! à l'abordage !

Cette fois l'enthousiasme avait atteint à un degré impossible à qualifier. C'était quelque chose d'inouï. Il était bien évident que, si Crochetout eût ordonné à tous ces hommes de sauter à pieds joints dans une mer de feu, ils l'eussent fait sans hésiter, pourvu qu'il se fût mis à leur tête.

Figinolet sauta sur son tambour qu'il avait déposé à terre, et fit entendre la batterie du branle-bas !

Alors ce fut un délire : la maison trembla et la ville entière dut entendre les cris.

—Embarque ! embarque ! hurla-t-on.

Mais une même pensée surgit dans toutes les cervelles :

—Dans quoi ? se demandait-on.

—Là-dedans ! dit Crochetout en désignant du geste le caboteur avarié qui était seul dans le port.

Les matelots demeurèrent un moment stupéfaits. Ils ne s'étaient pas attendus à cette étrange position.

—Bah ! fit Crochetout, la coque de noix nous portera bien jusqu'à l'anglais. Là, elle coulera au premier choc, c'est sûr, mais nous n'en aurons plus besoin, puisque nous serons sur la corvette.

—C'est vrai ! dit Nordèt. Faut-il être bête pour ne pas avoir pensé à cela ?

—Seulement, dit Crochetout, je ne puis vous embarquer tous !

—Hein ? firent les matelots.

—La coquille coulerait en rade si on la montait à plus de trente. Allons ! garçons, il faut trente hommes pour le premier coup de croc. Choisissez-vous les uns les autres : je vous laisse libres. Ceux qui resteront, je les engage à bord de la corvette. C'est dit ? compris ? Faisons vite ! Je vais faire parer la coquille. Vous y trouverez des armes, de la poudre et du plomb... Et maintenant, un punch monstre pour fêter l'embarquement.

Et se tournant vers la grosse femme qui trônait dans le comptoir :

—Mère ! ajouta Crochetout, la bourse est vide, mais nous allons la remplir. Nous fais-tu crédit sur nos parts de prise ?

—Brûle la maison ! cria l'hôtesse, et tu payeras quand tu voudras.

—Des chaudrons et un baril d'eau-de-vie ! cria Crochetout.

Puis, tandis que tous se précipitaient, criaient, acclamaient avec des élan furieux, le capitaine corsaire s'approcha de Nordèt qui se tenait dans un coin :

—Fais faire le punch ! lui dit-il, et arrange-toi pour que les trente hommes qu'il nous faut soient des Frères la Côte de premier choix, car il y aura un rude coup de garette à donner, je te le dis !

—Suffit ! compris ! dit le vieux maître qui fumait comme une cheminée d'usine, tant sa joie était grande.

Crochetout fit un pas sur la porte. Nordèt parut hésiter ; puis s'avancant vers son chef, il posa doucement le doigt sur l'avant-bras du commandant. Crochetout se retourna :

—Que veux-tu ? dit-il.

Nordèt tira sa pipe de sa bouche. Cette pipe était un véritable brûle-gueule dans l'acception figurée du mot. Son fourneau n'avait plus qu'un tronçon de tuyau : fourneau et tuyau étaient noirs comme un corps de cheminée mal ramonée.

—C'est celle que j'ai allumée le jour où nous avons enlevé Kernoë que les chouans allaient fusiller, dit-il.

—Eh bien ! demanda Crochetout.

—Eh bien ! dit Nordèt, on va se battre à cette heure, on va aborder en grand les Goddem : il me faut une pipe neuve, et plus un liard pour en acheter une.

Crochetout sourit, et, fouillant dans sa poche, il en tira une pièce de douze sols qu'il tendit au vieux maître.

—C'est tout ce que j'ai, dit-il, prends et achète une pipe.

Nordèt prit la pièce, la regarda et, la faisant sauter dans la paume de sa large main :

—Oui ! dit-il, j'achèterai une pipe et je chargerai mon pistolet avec le reste de la monnaie de la pièce.

Et levant le bras avec un geste superbe :

—Oh ! ajouta-t-il, si le chat du bord n'était pas mort !

V

EMBARQUE ! EMBARQUE !

Toute la population de Port-Louis était à la cale d'embarquement : les quais regorgeaient d'une foule empressée, émue, animée et bruyante.

Au centre du port, rangée le long du quai, était le piètre bâtiment que Crochetout avait remarqué. C'était une vieille carcasse de caboteur, qui avait fait longtemps le service de pilote côtier de Port-Louis à Saint-Nazaire, et de Lorient à l'île de Croix. Usé par le service, avarié par les tempêtes, il

avait été relégué dans le port à l'écart de bateau invalide. Il servait pour aller du port dans la rade quand il s'agissait de porter des cordages ou des tonnes d'eau aux navires en ravitaillement ou en partance. Dans ce cas, on le remorquait à l'aide de canots, et il glissait lentement sur la surface unie et calme de la rade.

Il n'était pas un pêcheur qui eût osé s'aventurer en mer sur ce malheureux bateau : il fallait être Crochetout et commander à un équipage comme celui qu'il venait de recruter dans le cabaret des *Trois Couleurs* pour tenter semblable aventure.

Le pont du caboteur était encombré de matelots : tous travaillaient avec une ardeur fébrile et un entrain qui tenaient réellement du miracle.

Les uns calaient le mât, les autres attachaient les manœuvres dormantes ; celui-là, à cheval sur le beaupré, s'en allait doubler les écoutes des focs ; cet autre, suspendu à l'extrémité de la corne, passait dans la poulie une drisse qui bientôt allait maintenir dans les airs le pavillon tricolore. Nordêt et quelques autres, suspendus à l'arrière, balancés au-dessus de la mer à des grelins mobiles, examinaient minutieusement le gouvernail.

Fignolet, plus lesté et plus hardi qu'un singe, courait dans la mâture, se suspendant, allant, venant, nouant, attachant, carguant, avec une habileté de vieux gabier.

Debout au milieu du pont, monté sur une caisse carrée qui lui servait de banc de quart, Crochetout, l'œil ardent, voyant tout, comprenait tout, examinait tout, ordonnait tout avec une précision, une clarté, une entente qui décuplaient les forces de ses hommes.

Au pied du mât, Kervern, qui venait de défoncer deux caisses, en tirait les armes qu'elles contenaient et pistolets, sabres et pics d'abordage, haches et mousquetons se rangeaient sur le plancher du pont.

Deux barils de poudre défoncés par un bout étaient appuyés contre les mâts, et un amas de balles de différents calibres gisait entre les deux barils.

Une planche, pesant d'un côté sur le bordage du caboteur et de l'autre sur les dalles du quai, servait de pont mobile et permettait d'aller et de venir.

Tout en accordant l'attention la plus minutieuse à ce qui s'accomplissait autour de lui, Crochetout lançait de moment en moment un regard investigateur vers la mer. Le navire anglais était toujours immobile et paraissant dans l'incapacité de tenter une manœuvre pour avancer ou pour reculer. Pas un souffle ne régnait dans l'atmosphère : le calme était complet et la mer unie comme un miroir.

La marée venait d'atteindre à son apogée. Sans doute c'était ce mouvement de la mer qui, par ce calme plat, avait dressé le navire anglais à la côte ; mais le mouvement inverse allait s'opérer avec le reflux, et, en dépit du calme, le navire allait évidemment être poussé vers le large : c'était pourquoi Crochetout se pressait tant.

—Allons, les enfants ! cria-t-il, hardi ! en avant ! parez tout et lestement ! des bras et des mains ! Il faut être poli et ne pas fuir attendre le goddam.

Les matelots redoublaient d'énergie. Tout à coup une tête apparut par l'écoutille ouverte, et un homme sauta lestement sur le pont.

—Eh bien, Kerloch ? demanda Crochetout.

—J'ai visité la cale, commandant, répondit le matelot, j'ai radoubé de mieux que j'ai pu. La coque n'est pas solide, mais par ce beau temps, je réponds qu'elle tiendra la mer au moins quatre heures.

—C'est deux de plus qu'il n'en faut, car dans deux heures nous serons bord à bord avec la corvette.

En ce moment Nordêt s'approchant du commandant :

—Le gouvernail tient bon, dit-il, on a passé une nouvelle barre.

—Tout est parié dans la mâture ! cria Fignolet en se tenant à cheval sur la corne.

—Pour lors, reprit Crochetout d'une voix vibrante, chacun à son poste et attention !

Ces paroles n'étaient pas achevées qu'un silence profond régna à bord du caboteur.

La foule amassée sur les quais et qui se tenait anxieuse et palpitante, suivait avec des regards ardents tous les apprêts de ce drame sanglant dont les péripéties allaient s'accomplir sous ses yeux.

Les matelots qui tout à l'heure étaient dans la salle de l'auberge des *Trois Couleurs* et que le sort avait écartés alors qu'il avait fallu se résigner à faire un choix de trente hommes, ces matelots se tenaient sur l'extrémité du quai, le plus près possible du caboteur, et tous saluaient avec des exclamations de regret les apprêts du départ de leurs amis.

À la fenêtre du premier étage du cabaret, d'Almoy, appuyé sur la barre de bois, suivait, lui aussi, d'un œil attentif ces préparatifs de combat à outrance.

Au commandement de Crochetout, les Frères la Côte s'étaient rangés sur deux lignes, à bâbord et à tribord. Bâbordais et tribordais, Kerloch à la tête des premiers, Kervern commandant les seconds. Nordêt devait remplir à la fois les fonctions de second et de maître d'équipage.

—Tout est parié ? demanda Crochetout sans descendre de son banc de quart.

—Oui, commandant, répondit-on.

—Alors, enfants, poussa !

La planche servant de pont de communication avec la terre fut enlevée, et Kervern et ses hommes appuyèrent sur des bouts de vergue en guise d'arc-boutant pour forcer le caboteur à s'éloigner du quai.

Au commandement de Crochetout, Fignolet s'était élancé sur le beaupré, et saisissant une amarre enroulée dont l'extrémité était fixée à la poulaine, il leva le bras, fit tourner un moment le cordage enroulé et le lança avec un geste rapide.

Le cordage fendit l'air en se déroulant et on sifflant, et alla tomber sur le quai. Tous ceux qui étaient là, hommes, femmes, enfants, vieillards, gens de terre et de mer, de toutes les classes et de toutes les conditions, se baissèrent en même temps, saisirent le grelin et halèrent dessus avec ensemble. En un clin d'œil la corde disparut, une chaîne humaine marchait vers la rade.

Le caboteur fit son abatée et s'avança, obéissant au mouvement qui lui était imprimé. La foule entière poussa des cris énergiques et des milliers de battements des mains saluèrent au passage le hardi bateau.

Une même réflexion se fit jour dans tous les esprits. De tous ceux qui paraient là, pleins de force et de santé, combien en reviendrait-il dans quelques heures ? Bien peu sans doute !

On se disait cela, et cependant toutes les maisons applaudissaient, toutes les bouches s'ouvraient pour crier, tous les regards brillaient d'un même feu ! C'est que si on se disait que bien peu de ceux qui paraient reviendraient, on ajoutait que ceux-là qui reviendraient seraient bien fiers, bien heureux, bien glorieux, et la pensée du bonheur de ceux-là effaçait la pensée de la mort des autres.

Le petit bâtiment avait atteint la rade :

—Lâche tout ! cria le commandant.

L'amarre tomba à la mer : le caboteur s'avança, poussé par sa propre force d'impulsion. Un silence se fit dans la foule, puis les cris éclatèrent de nouveau plus furieux et plus enthousiastes.

Les Frères la Côte répondirent à ces cris de toute une population par des cris d'adieu et des promesses de retour. Alors, sur le commandement de Crochetout, de grands avirons tombèrent à la mer, et les rameurs se levèrent et entonnaient ce chant monotone qui aide à la manœuvre.

Crochetout était toujours sur son banc de quart, Nordêt à l'avant, Fignolet sur la corne en vigie, Kervern au milieu des armes et en commençant la distribution, Kerloch à l'arrière tenant la barre du gouvernail.

Le caboteur courait droit au sud, tenant le cap sur le navire anglais qui, dans son immobilité, paraissait être un bâtiment abandonné.

Il n'y avait pas que la foule amoncelée sur les quais de Port-Louis qui suivait des yeux la marche du hardi coureur d'aventures. Les fenêtres des maisons regorgeaient de monde, et de chacune de ces fenêtres des bras s'agitaient, des mouchoirs flottaient.

Mais de toutes les maisons placées pour bien voir, celle dans la meilleure condition était, sans contredit, le cabaret des *Trois-Couleurs*. De sa fenêtre, d'Almoy avait pu suivre et voir s'accomplir dans ses moindres détails l'appareillage qui venait d'avoir lieu dans le port.

Il n'avait rien perdu de ce qui s'était passé, et son regard était demeuré presque invariablement fixé sur Crochetout.

D'Almoy tenait à la main un papier qu'il froissait sans paraître lui accorder la moindre attention, absorbé qu'il était par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux.

Quand le caboteur quitta le port, les yeux de d'Almoy s'abaissèrent sur ce papier. Il l'ouvrit tandis que les cris de la foule éclataient sur les quais et aux fenêtres des maisons voisines. D'Almoy parcourut lentement ce papier.

— Aurais-je dû le prévenir avant qu'il ne parte ? dit-il en s'interrogeant à voix basse. Non ! il ne faut pas me repentir de mon mouvement. Qu'eût-il pu faire ? Rien maintenant. En lui faisant prendre connaissance de cette lettre, je l'eusse peut-être empêché de s'embarquer, et qui sait ce qu'un homme tel que celui-là peut tirer d'une telle aventure ? Décidément j'ai bien fait, car de deux choses l'une, ou il reviendra victorieux et plus fort, ou il ne reviendra pas. S'il revient, il sera toujours temps de lui apprendre la vérité ; s'il ne revient pas, à quoi bon la lui avoir dite !

C'était l'instant où Crochetout donnait l'ordre de larguer l'amarré : le caboteur s'avancait sans aide. Les cris de la foule avaient alors redoublé d'ardeur. D'Almoy s'était penché en avant pour mieux voir.

Les rues intérieures de Port-Louis étaient désertes ; toute la ville était au port. Un bruit de pas qui retentit subitement presque sous les fenêtres du cabaret, attira l'attention de d'Almoy. Deux hommes venaient de déboucher par une rue voisine, courant à perdre haleine.

Le soleil levant éclairait en plein leur visage. D'Almoy fit un mouvement brusque :

— Eux ! dit-il. Que viennent-ils faire ici ?

Et il se pencha plus encore pour mieux voir :

— Eux ! reprit-il. Mais alors que signifie cette lettre ? Elle est fautive ! elle est...

Une brusque série de détonations coupa la réflexion qui se formulait sur les lèvres de d'Almoy.

Il releva la tête. Un léger nuage de fumée enveloppait le caboteur. Ce nuage se dissipa, monta lentement dans les airs, et le pavillon tricolore apparut, se déroulant à la corne du hardi bateau.

C'étaient les couleurs nationales hissées sur leur drisse que les Frères la Côte avaient saluées par une décharge générale.

— Vive la France ! crièrent-ils en brandissant leurs armes.

— Vive la France ! répéta la foule en battant des mains.

Quant à la corvette anglaise, elle était toujours dans la même immobilité. Ce qu'il y avait de singulier c'est que même à l'aide de la longue-vue (et le temps était clair), on ne distinguait pas un seul homme à son bord, pas une créature humaine ne se dessinait sur le pont ou dans le gréement.

La foule des curieux se pressait de plus en plus, suivant de l'œil le caboteur qui s'avancait aussi rapidement que le lui permettait son genre de navigation.

Tous s'attendaient à assister aux terribles péripéties d'un drame sanglant, et il était évident que tant que durerait le combat, pas un de ceux qui étaient là n'aurait la pensée de quitter la place.

Le caboteur avait quitté la rade et venait droit sur l'anglais.

L'anxiété commençait à être tellement poignante, que tous les cris s'éteignirent presque instantanément et qu'un silence profond se fit dans la foule anxieuse.

VI

L'ATTAQUE

La marée, en se retirant, aidait à la marche du caboteur en l'emportant dans son mouvement de retrait vers la haute mer.

Il devait pouvoir tenir quatre heures, le petit bâtiment, avait dit Kerloch : cela était possible, mais à son allure il était évident qu'il ne devait pas tenir plus. A le voir chargé d'hommes et fatiguant dans la marche rapide que lui imprimaient les avirons maniés avec une ardeur furieuse, à entendre les craquements lugubres et incessants de la coque, à voir les bordages à demi disloqués, trembler et menacer de se disjoindre complètement à chaque frottement des avirons, à sentir le mât ballotter dans les planches pourries du pont, à contempler cette carène qui faisait eau par toutes ses jointures, on eût pris, certes, cette embarcation qui allait bravement au combat pour un pauvre bateau coulant bas après avoir essuyé quelque violent coup de mer.

Et cependant comme tous ces hommes qui encombraient ce pont prêt à s'effondrer paraissaient peu préoccupés du péril ! Ils savaient qu'ils arriveraient, c'était tout !

Une fois bord à bord avec la corvette anglaise, qu'importait que le caboteur coulat !

— Au contraire ! disait Nordèt en préparant sa pipe neuve, c'est ce qu'il y a de mieux. Rien ne donne du cœur au ventre et ne vous fait se patiner en grand, comme quand on sait qu'il faut crocher l'anglais ou couler sous lui sans chance de courir un bon bord !

— C'est égal ! dit Kerloch en examinant attentivement le bâtiment ennemi, il est drôle l'anglais ! On ne voit pas tant seulement un moussaillon se bourlinguer sur son pont. C'est-il donc qu'il est à sec de matelots ?

— Eh bien ! dit un autre, il sera plus facile à crocher alors.

— Oui, s'il n'y a personne à bord, nous n'aurons qu'à nous pomoyer sur les enfleures et puis tout sera dit.

— Possible ! dit Nordèt, mais ça manquerait d'agrément. Un coup de gascette avec l'anglais, ça vous fait du bien au tempérament, ça vous recale un homme. D'ailleurs, ma pipe est usée, faut que j'en allume une autre, et comment que je ferais si on ne s'abordait pas avec les Goddem !

Et le vieux maître tenant par l'extrémité du tuyau une belle pipe de terre toute neuve l'examinait avec un œil de convoitise. C'était la pipe qu'il avait achetée avec la pièce de douze sols du commandant Crochetout.

Nordèt l'avait bourrée avec soin ; appuyant amoureusement son pouce sur le fourneau, il avait imprimé à la main un demi-mouvement de rotation pour mieux fouler le tabac ; puis faisant passer sa chique à bâbord, en signe de fête, il avait passé son pouce sur ses lèvres et l'avait de nouveau appuyé sur le tabac.

Cette opération faite, Nordèt avait regardé sa pipe avec amour, mais il n'avait pas seulement approché le tuyau de sa bouche.

Le vieux maître avait un principe, une règle de conduite, une loi qu'il s'était faite : il ne devait allumer une pipe neuve qu'après avoir essuyé une première fois le feu de l'ennemi. C'était ce qu'il nommait le baptême de sa pipe.

Aussi à chaque combat, comme le vieux maître attendait le moment avec impatience ! Quand on approchait de l'ennemi, il courait se placer à son poste de combat, puis attendait : sa pipe d'une main, un morceau d'amadou allumé dans l'autre et la main fermée, car depuis le commandement de branle-bas de combat, tous les feux étaient éteints à bord : il n'y avait que les fanaux allumés, et l'officier qui eût surpris l'amadou brûlant en voyant les baïlles pleines de poudre, eût pu faire passer un mauvais quart d'heure au vieux maître. Aussi, Nordèt se cachait-il toujours dans ces circonstances.

Cette fois cependant, il ne dissimulait pas ses intentions, car posant sa pipe avec précaution sur une caisse d'armes, il avait pris son briquet et s'appêtait à allumer l'amadou. C'est qu'à bord du caboteur, ce n'était pas comme sur le pont d'un

navire de guerre, c'est que là, chacun pouvait faire à sa guise, car il s'agissait non pas d'un combat régulier, mais d'un coup de main hardi.

Jamais, au reste, on n'avait vu Nordêt aussi aimable : il était presque impossible de le reconnaître ; le vieux maître souriait et quand Figolet descendit du haut de la mâture pour aller prendre des armes au pied du mât, Nordêt se pencha vers lui et lui présentait un cornet de papier tout grand ouvert :

—Voux-tu du tabac, petit ? demanda-t-il.

Figolet se redressa avec une expression de stupéfaction telle, qu'il ne put prononcer un seul mot ; il demeura bouche bée devant le maître d'équipage, les bras pendants, les doigts écartés. Nordêt répéta son offre.

Alors Figolet enfouça ses doigts dans le cornet, y prit une grosse pincée de tabac, et, ne sachant où mettre ce tabac, il retira son bonnet de laine et enfouit le tabac dans le fond ;

Et Crochetout examinait encore.

—Mais, reprit-il, je ne vois pas un mousse, ma parole d'honneur ! c'est à n'y rien comprendre. Que se passe-t-il donc à bord de ce navire ?

Puis, après un silence, le commandant tressaillit violemment et son front devint pâle.

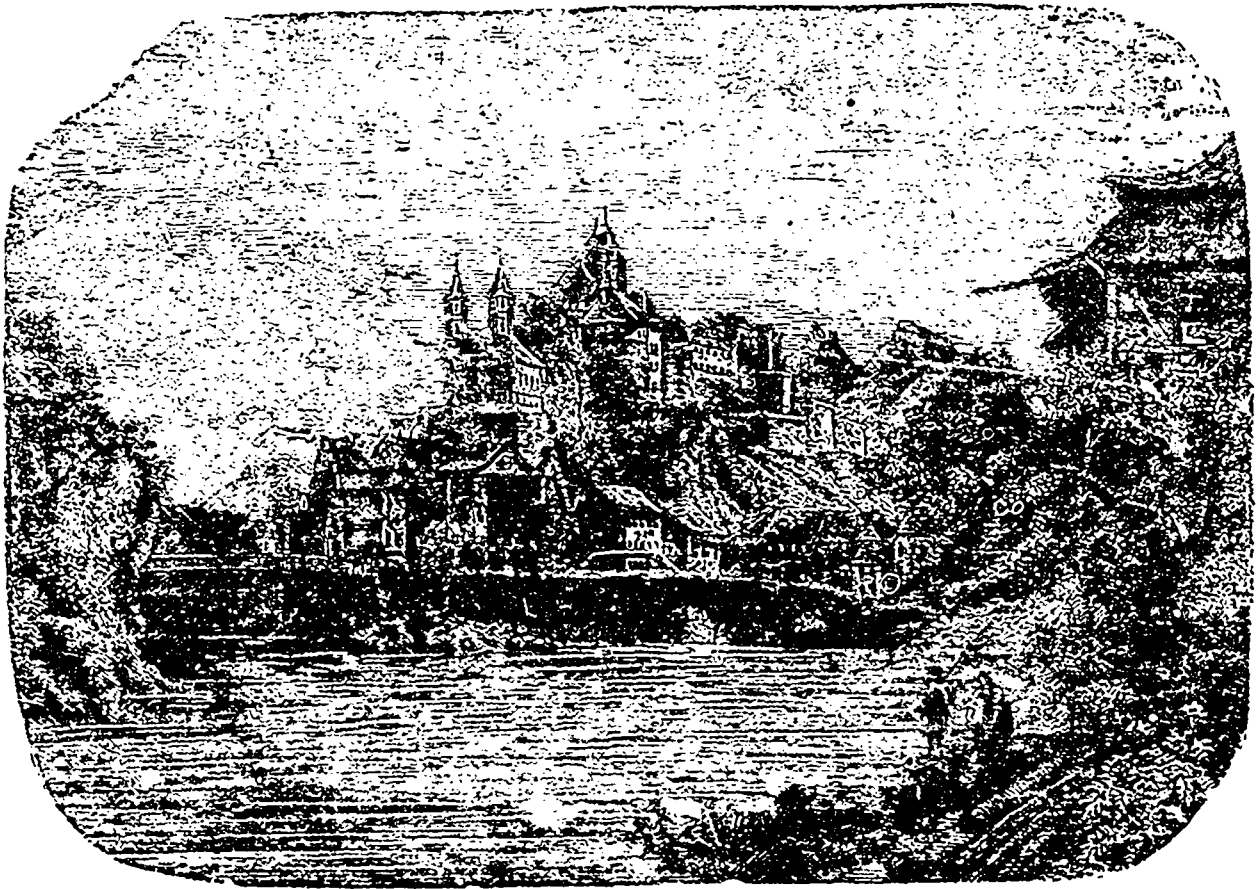
—Si je m'étais trompé ? dit-il. Si j'avais pris ce navire pour un anglais et que ce fût un bâtiment ami ?...

Mais s'interrompant brusquement :

—Non ! non ! c'est impossible ! C'est un anglais, cela se voit à sa carène et à sa mâture ; il n'y a pas à douter. D'ailleurs, si c'était un français, il eût fait des signaux aux forts... mais, si c'est un anglais, je ne sais...

Crochetout bondit sur son banc de quart sans achever sa phrase.

—Cré mille tonnerres ! hurla-t-il. Attention, les enfants : à plat ventre tout le monde !



PORT-LOUIS. (Page 257)

puis saisissant une hache qu'il s'acrocha au poing, un pistolet qu'il passa à sa ceinture, de la poudre et des balles qu'il entassa pêle-mêle dans un mouchoir qu'il plaça ensuite autour de sa taille, il boudit et grimpa comme un écureuil reprendre sa place de vigie sur la corne. Une fois à son poste, la parole lui revint.

—Ah ! bien, dit-il, faut-il qu'il pense qu'on va se bûcher pour qu'il soit si aimable quo ça !

Le caboteur avançait toujours. Crochetout, sa lorgnette à la main, interrogeait la corvette anglaise.

—Que diable cela veut-il dire ? se demandait-il avec un peu d'impatience. On doit cependant avoir signalé mes manœuvres, elles sont assez claires... et l'équipage ne paraît pas prendre la moindre disposition.

Il n'achevait pas, qu'un nuage de fumée enveloppa la corvette et qu'une détonation effrayante retentit.

—Tonnerre ! reprit Crochetout, c'est une corvette de guerre. Elle avait caché ses canons avec une bande de toile pour mieux nous attraper. Hourra ! les enfants, ça sera plus dur à crocher, mais la besogne faite, ça n'en vaudra que mieux, car nous aurons un bâtiment tout paré et tout armé pour la course !

—Hourra ! cria l'équipage.

—Et maintenant aborde en grand. Souque ferme les ramers ! Aborde comme tu pourras, mais aborde, aborde ! Il ne faut pas recevoir une seconde bordée, elle nous coulerait.

Appuie avec ensemble. Là ! en haut tout le monde, dans la mâture et sur les bastingages. Tiens-toi prêt et feu partout !

Le caboteur glissait avec une rapidité merveilleuse, il allait aborder la corvette.

Crochetout avait dit vrai : c'était un bâtiment de guerre qu'il avait en face de lui. Sans doute ce bâtiment, se déguisant avec habileté, était venu, sous les allures d'un navire marchand, louver sur les côtes de la Bretagne dans l'espoir d'attirer quelque trop confiant corsaire.

En voyant le caboteur s'avancer vers elle, il était évident que la corvette n'avait pas daigné accorder quelque attention à cet ennemi. Elle n'avait pu supposer une attention hostile à ce bâtiment délabré sur lequel un pêcheur eût certes refusé de courir une bordée sur la côte ; mais l'intention, révélé par le pavillon tricolore hissé à la corne et salué par la détonation des armes à feu, n'avait pu laisser de doute, et la corvette s'était disposée à couler les hardis Frères la Côte.

Le caboteur était à un quart de portée de canon, alors que la corvette avait fait feu. Sur l'ordre de Crochetout, qui avait deviné la ruse, tous s'étaient jetés à plat ventre et la bordée des douz caronades avait passé par dessus le pont, rasant les bastingages, mais n'atteignant pas un seul Français.

Deux boulets s'étaient logés dans la coque du bateau, tous deux au ras de la flottaison.

Les Frères la Côte s'étaient relevés en poussant des hurlements féroces ; tous s'étaient précipités sur les avirons, et par un même mouvement, avec un ensemble tenant du miracle, ils avaient poussé le caboteur en avant.

Il était temps : le bâtiment prenait eau par les deux trous des boulets qui avaient achevé de disjointre les planches de la carène et il coulait rapidement.

Les Anglais rechargeaient leurs caronades.

— Feu ! s'écria le chef de batterie.

Un nouveau nuge enveloppa la corvette, mais le caboteur heurtait de son beaupré l'arrière du navire ; deux boulets seulement le prirent en enfilade dans sa coque. c'était plus qu'il ne fallait. le caboteur coulait, il tangua de l'avant à l'arrière, l'eau envahissait sa coque, mais les trente frères la côte, Crochetout en tête, Nordèt à ses côtés, étaient sur les bastingages anglais.

Le caboteur se dressa comme un cheval qui se cabre et s'enfonça par l'arrière. Il disparut et l'eau bouillonna.

— Vive la France ! et mort aux Anglais, hurla Crochetout.

La fumée s'était dissipée, les ennemis se trouvaient face à face. Cette fois, les canons des batteries n'avaient plus d'importance. c'était la bravoure des hommes qui allait décider de tout.

En voyant les Français debout sur leur couronnement, les Anglais demeurèrent un moment frappés de stupeur. Ils n'avaient pas cru que le caboteur pût jamais arriver jusqu'à eux, ils ne s'expliquaient pas ce miracle d'audace et de bravoure qui avait permis à ces hommes, ayant un bateau sombrant sous leurs pieds, de les aborder sabre et hache au poing.

L'équipage de la corvette se composait de deux cents hommes à peu près : c'était donc devant plus de six contre un que se trouvaient les Frères la Côte.

— Il faut attacher le pavillon tricolore à cette corne ! hurla Crochetout ; sombrer avec les Goddem ou aller s'affaler dans les pontons de Portsmouth ! vous avez le choix, enfants !

— En avant ! hurlèrent les matelots.

Et ils se ruèrent, les Anglais les reçurent avec cette force de résistance qui est une des qualités de leur nation. Ce fut un combat horrible. En un clin d'œil, le pont fut inondé de sang, et, comme le temps manquait pour recharger les armes à feu, la pique, la hache, le sabre et le poignard demeurèrent seuls les instruments de carnage.

Des cris sourds, des râles, des jurons énergiquement accentués, ça et là, le froissement des fers, le bruissement des lames, les coups mats des haches, la chute des corps formaient un concert horrible, affreux, qu'aucune expression ne saurait traduire.

Cri cri tout, la hache rougie au poing, les manches retroussées jusqu'au dessus du coude, Crochetout, les pieds dans le

sang, les mains dans le sang, ruisselant de sang de la tête à la ceinture, était admirable d'audace, d'énergie, de bravoure, de furie.

Nordèt, le calme, l'impassible Nordèt, sa chique à l'abord, sa pipe neuve à tribord, abattait d'une main et cassait un bout de tuyau de l'autre.

VII

LES YOU-YOU.

— Comment gouverne-t-il ?

— Bien ! Il court dessus !

— Ah ! le voilà qui a doublé la pointe...

— Il a dépassé la seconde bouée !

— Oh ! comme il file !

Ces paroles et bien d'autres s'échangèrent alors que le caboteur, après avoir largué son amarre, filait, à force de rames, sur la corvette anglaise. La foule entassée le suivait avec des regards fiévreux, et les réflexions que faisaient naître les préparatifs de la scène sanglante qui allait avoir lieu, couraient des dalles du quai, sur lesquelles étaient accroupis les mous-ses, jusqu'au sommet des maisons, car les plus curieux s'étaient hissés sur les toitures.

— Il avance ! il court toujours ! avait-on dit. Hourra ! en avant !

Puis, quand tout à coup, au milieu du calme profond qui régnait, la corvette avait démasqué sa batterie, quand la fumée s'était élevée, quand les éclairs avaient jailli, quand les détonations avaient retenti, la foule entière avait frissonné, et une stupeur effrayante avait régné dans les rangs de cette masse haletante.

La fumée avait enveloppé les deux bâtiments : on ne voyait rien... on ne pouvait deviner... Il fallait attendre une éclaircie pour savoir !

Quel moment de poignante anxiété ! Tous les cœurs étaient serrés, pas une parole n'était échangée, on ne respirait plus...

Puis la fumée se dissipa... et le premier objet qui frappa tous les regards fut le pavillon tricolore se déroulant fièrement à l'arrière du caboteur.

Alors toutes les poitrines se dégagèrent, toutes les mains se rapprochèrent pour battre, et un même cri s'éleva, cri formidable montant vers le ciel.

— Vive la France ! vociféra la foule.

Puis tous les regards se reportèrent sur le caboteur... Le moment fut court... La seconde bordée fut tirée à l'instant où l'abordage avait lieu.

La fumée se dissipa encore, et on vit le caboteur coulant en s'enfonçant de l'arrière. Cette fois ce fut un cri d'épouvante qui jaillit, mais ceux qui avaient des longues-vues purent entendre des cris de joie.

— Ils ont abordé ! ils sont tous sur la corvette ! cria-t-on.

— Mais dirent plusieurs voix, c'est un navire de guerre !

— Oui ! on voit ses canons !

— Il doit avoir un nombreux équipage !

— C'était donc un piège tendu !...

Le bruit de la fusillade arrivait distinctement, puis la fumée se dissipa encore... on ne tira plus : le combat avait lieu à l'arme blanche...

Avec les lorgnettes on voyait distinctement ; et ceux qui pouvaient voir racontaient aux autres...

— Ils sont sur la dunette ! cria l'un.

— Je vois Crochetout, sa hache à la main...

— Oui... il tue un Anglais !

— Ah ! ils avancent... les Goddem reculent !

— Hourra !

— Non ! non ! ils sont repoussés à l'arrière !

— Oh ! les Anglais sont nombreux !

— Crochetout les ramène !

— En avant, en avant !... Ah ! les Anglais cèdent encore !

— Oui... mais il y a des Anglais à l'avant... Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ah ! ils mettent une caronade en batterie !

— Ils vont tirer !...

—Crochetout ne voit pas !

Et des cris furieux s'élevèrent dans les airs, comme pour prévenir les Frères la Côte ; mais ces cris ne pouvaient arriver jusqu'à eux.

—Crochetout avance toujours ! reprit une voix dominant les cris.

—Il est au pied du grand mât ! dit une autre voix.

—Les Frères la Côte le suivent !...

—Ils sont maîtres de la moitié du pont !

—Les Anglais reculent !...

Une même clameur de rage et de colère jaillit de toutes les poitrines. Les Anglais, massés à l'avant, venaient de se séparer brusquement, et la caronade qu'ils masquaient envoyait sa mitraille à bout portant...

Il y eut dans toute la ville un instant de silence lugubre. Tous étaient immobiles, glacés d'épouvante.

La fumée, qui enveloppait la corvette dans un nuage opaque, ne se dissipait pas... L'anxiété redoublait et prenait des proportions terribles... Enfin un souffle de brise, s'élevant et venant de terre, chassa cette fumée qui courut en tourbillons grisâtres.

Un cri de soulagement s'éleva : on venait d'apercevoir Crochetout debout, la hache au poing, luttant contre les Anglais avec une poignée de Frères la Côte. Un tiers à peu près des Français gisait sur le pont... mais après le premier élan de joie, une lugubre pensée surgit. Comment supposer que ces vingt hommes pourraient tenir contre plus de cent cinquante Anglais ?

—Ils sont perdus ! disait-on.

Et les imprécations, les vociférations de rage et de colère s'entre-mêlaient, se choquaient, se heurtaient.

—Une barque ! une barque, mes gars ! cria tout à coup une voix sonore. Quoi ! il n'y aurait pas une barque ici ?

Et un homme, écartant les rangs serrés de la foule, s'était élancé sur le quai ; un autre le suivait. Ces deux hommes c'étaient Yvanec et Kernoë. Celui qui avait crié, demandant une embarcation, était Kernoë.

Le jeune marin semblait en proie à la surexcitation la plus folle ; il écumaient, il grinçait des dents.

—Et nous laisserions les Anglais hacher, là, sous nos yeux, Crochetout et ses amis ! continua Kernoë : non ! non !

—Oui ! en avant ! hurlèrent les matelots rassemblés sur le quai.

—Il n'y a qu'un canot : le voici ! cria une autre voix.

—M. d'Almoy ! dit Yvanec en se retournant

Effectivement, celui qui venait d'arriver, de se faire jour à son tour dans les rangs serrés de la foule, c'était le gentilhomme ex-chef royaliste. Mais, avant d'être royaliste, d'Almoy était Français, et lui aussi sentait se remuer dans son cœur, en présence du danger, tout ce que ce cœur renfermait de loyal et sincère patriotisme. Il n'y avait plus là ni bleu ni blanc, ni chouan ni républicain : non ! il y avait Anglais et Français, et le vieux sang du gentilhomme breton bouillonnait dans ses veines.

En un clin d'œil, d'Almoy s'était élancé dans le canot qu'il avait désigné, le seul qui fût alors dans le port. (Ceux qui restaient n'étaient que des you-you pouvant porter à peine quelques hommes.)

Celui dans lequel d'Almoy venait de sauter pouvait en contenir douze au moins.

—Embarque ! cria Kernoë en bondissant.

—Des armes ! dit Yvanec en s'élançant à son tour.

—Père, demeurez ! dit Kernoë en voulant arrêter le vieillard.

Mais Yvanec le repoussa. En un instant le canot fut plein à couler. De tous les côtés on avait apporté des haches, des sabres, des fusils.

Tout à coup une seconde détonation retentit en mer. C'étaient les Anglais qui, une seconde fois, avaient rechargé une caronade et qui, une seconde fois, faisaient feu.

Crochetout n'avait plus autour de lui que douze hommes.

—Embarquez dans les you-you ! vociféra d'Almoy à ceux qui demeuraient sur le quai.

Le canot fila... Six you-you le suivirent : c'était près de quarante hommes qui allaient au secours de Crochetout ; mais les Anglais étaient encore plus de cent cinquante !

Dans le port, il ne restait pas une seule embarcation, port et rade etc. ent déserts.

La fièvre de la bataille avait gagné la ville ; toutes les mains étaient tendues vers cette partie de la mer où se livrait le sanglant combat. S'il y eût eu là des embarcations en quantité suffisante, tous ceux qui eussent pu soulever une arme se fussent embarqués.

Toutes les lorgnettes étaient braquées et ceux qui se trouvaient postés dans les endroits les meilleurs pour voir racontaient aux autres les péripéties auxquelles ils assistaient.

Le canot et les you-you glissaient rapidement. A la vue de ce renfort inattendu qui leur arrivait dans un moment aussi critique, les Frères la Côte sentirent redoubler leurs forces et leur furie.

Les embarcations avançaient. Il était temps qu'elles arrivassent ; Crochetout, repoussé par le nombre, écrasé par les gabiers anglais dont quelques-uns étaient parvenus à gagner les hunes et de là faisaient pleuvoir les projectiles, Crochetout était acculé avec ce qui lui restait de combattants, contre les parois de la dunette.

Ils luttèrent en désespérés, faisant devant eux un horrible carnage.

Nordêt, toujours sa pipe à la bouche et sa hache au poing, Nordêt ne disait pas un mot, il faisait seulement entendre de moment en moment un : *hon !* sonore et vigoureux, mais à chaque *hon* formulé, un Anglais tombait et une éclaircie se faisait devant le vieux maître, éclaircie presque aussitôt rebouchée jusqu'à l'instant où un *hon* vigoureux retentissait encore.

Crochetout avait les bras ensanglantés jusqu'à l'épaule et ce sang était celui des ennemis qu'il abattait. Près de lui, Kerloch et Kervern combattaient avec une fureur qui faisait reculer les Anglais les plus braves. Les deux cousins étaient blessés tous deux, mais ils ne sentaient pas leurs blessures.

C'était un hideux spectacle que celui que présentait ce pont sur lequel on marchait avec du sang jusqu'à la cheville, en foulant aux pieds les cadavres mutilés et encore chauds.

En ce moment, les embarcations arrivaient dans les eaux de la corvette. Les curieux de Port-Louis sentirent leur anxiété déjà si poignante redoubler d'intensité.

Deux you-you avaient pris l'avance et semblaient voler comme des mouettes en rasant les flots. Le canot les suivait.

L'instant devenait critique. Comment les embarcations allaient-elles pouvoir aborder ? Comment ceux qui les montaient pourraient-ils se hisser sur les flancs de la corvette pour aller rejoindre les Frères la Côte commandés par Crochetout.

Les Anglais étaient bien encore assez nombreux pour lutter contre Crochetout et les siens et pour opposer une formidable défense aux attaques du canot et des you-you. Certes, c'était une véritable folie qu'avaient tentée là d'Almoy, Kernoë, Yvanec et leurs compagnons. Tous s'étaient laissé entraîner, obéissant au sentiment le plus noble qui puisse faire battre le cœur de l'homme, mais tous couraient évidemment à une mort à peu près certaine.

La foule groupée autour du port, qui avait applaudi au départ, sentait maintenant toute la témérité de la généreuse entreprise. Tous les cœurs se serraient et tous les fronts pâlissaient et rougissaient tour à tour : les hommes murmuraient quelque énergique juron, les femmes croisaient leurs mains en formulant une prière.

You-you et canot arrivaient à quelques brasses du navire anglais, ils allaient aborder, quand les canons des batteries tonnèrent, l'eau jaillit frappée par les boulets, deux you-you avaient été coulés, les autres et le canot arrivèrent à force de rames.

Une seconde volée éclata, l'avant du canot était emporté, il sombra aussitôt, mais il était alors presque bord à bord avec la corvette. Les you-you arrivaient.

La mer, aux eaux rougies par le sang, était couverte de débris et d'hommes nageant d'une main et brandissant une arme de l'autre. Les quatre you-you demeurés intacts jetaient des amarres et des bancs aux nageurs, et sans chercher à les prendre à bord, tous arrivèrent presque à la fois sur les flancs de la corvette.

Alors, ce fut un véritable et terrible assaut.

Tout ce qui appendait devint point d'appui pour s'élançer et grimper.

En un clin d'œil, le flanc de bâbord, à l'arrière, parut couvert d'hommes rampant pour monter plus vite, et de tous les sabords surgissaient d'autres hommes qui, le pistolet et le sabre au poing, attaquèrent ceux qui montaient.

C'était effrayant à voir... On se battait partout, sur le pont, sur la dunette, sur les flancs, dans les hunes, car, sur l'ordre de Crochetout, quelques Frères la Côte, Figolet, en tête, s'étaient élancés dans la mâture, dans l'espoir de faire éteindre le feu meurtrier des gabiers anglais.

Le commandant, aidé de Nordêt et de quelques autres encore sains et saufs, avait réussi à se barricader à l'arrière. Prenant tout ce qui leur tombait sous la main, ils avaient formé une muraille de tables et de caisses.

Les détonations éclataient de tous les côtés, les cris s'élevaient depuis la mer jusqu'aux hunes, le combat était terrible, et une chaîne de combattants couraient pour ainsi dire de la quille aux perroquets.

Tout à coup, une voix puissante retentit sur le couronnement.

—Vive la France!

Et la drisse du pavillon anglais, coupée par un coup de sabre, tomba à la mer, entraînant avec elle le drapeau britannique.

Un homme était debout, brandissant son sabre. Les Anglais, en voyant couper la drisse du pavillon, avaient poussé un même cri de rage, et tous s'étaient élancés ensemble se ruant vers l'arrière.

Mais Crochetout et les siens présentaient une résistance désespérée, et les hommes du canot et des you-you qui avaient échappé aux boulets et aux balles partis des sabords se précipitaient sur le pont, escaladant les bastingages.

—En avant! cria Crochetout. A nous la corvette!

L'homme qui avait coupé la drisse sauta près du commandant:

—Kernoe! cria le corsaire.

Yvance, d'Almoy apportaient un puissant concours. Une trentaine d'hommes avaient pu escalader les bastingages. Les Anglais, un moment repoussés, se replièrent, puis ils revinrent rapidement à la charge. Ils étaient peut-être encore plus de cent contre quarante à peine.

—Vive la France! cria d'Almoy en abattant un Anglais qui menaçait Crochetout...

—A moi dans les hunes! cria une voix qui parut tomber du ciel.

Kernoe leva la tête: il aperçut Figolet à cheval sur une vergue de perroquet, et abattant de sa hache les bouts-dehors qu'il faisait tomber sur les Anglais.

Il n'y avait plus une seule embarcation. Il fallait vaincre ou mourir.

VIII

LES DEUX ENNEMIS.

Midi venait de sonner. Il y avait deux heures et demie que durait cet inégal et sanglant combat... Toute la population assemblée sur les quais demeurait de plus en plus hâlante et anxieuse. Personne ne songeait à quitter. tous attendaient.

Cette attente était terrible et son prolongement dégénérait en véritable douleur.

—Qui sera vainqueur?... se demandait-on.

—Comment cela finira-t-il?

—Ils n'ont pas une embarcation pour revenir ici.

—Les Anglais sont nombreux.

—Hélas! les nôtres sont plus que décimés à cette heure!

—Et leurs munitions doivent s'épuiser.

—Et leurs bras doivent se lasser!

Et en prononçant ces paroles, on se regardait en rugissant de colère et de douleur, et des soupirs s'échappaient de toutes les poitrines.

L'enthousiasme était passé, on avait cru à une victoire rapide, et maintenant que la lutte se prolongeait, ayant pris des proportions auxquelles on était loin de s'attendre, le doute commençait à entrer dans l'esprit; le découragement succédait à l'espérance.

A tous moments, on s'attendait à voir le pont de la corvette dégagé et le dernier des Frères la Côte jeté à la mer par les Anglais victorieux. Et, il faut le dire, cette attente cruelle était basée sur toutes les probabilités.

Il y avait encore là, parmi les curieux, bon nombre de gens de mer qui rongeaient leur frein avec tous les signes de la colère et de la rage. Tous regardaient la mer unie et calme, et tous se disaient qu'ils eussent donné volontiers toutes leurs parts de prises à venir pour sentir à cette heure le pont d'un navire sous leurs pieds, mais cette fois, il n'y avait même pas le plus petit you-you sur lequel ont pût s'embarquer.

Peu à peu le silence succéda au tumulte et la tristesse s'empara de tous les esprits. C'était à peine si on osait se regarder.

Et cependant la fusillade continuait à retentir sans paraître près de cesser, et cependant le combat ne se ralentissait pas, mais on comprenait que cette fusillade et ce combat ne pouvaient plus durer longtemps. Certainement, le nombre devait l'emporter.

—Oh! un navire! s'il y avait seulement un navire en vue! se disait-on en interrogeant l'horizon avec les lorgnettes.

Malheureusement, cet horizon était désert, et partout où l'œil pouvait atteindre il glissait sur la surface de l'Océan, sans que rien l'arrêtât.

En cet instant de silence et de douleur, le bruit du galop rapide d'un cheval retentit dans les rues hautes de la ville, et un cavalier arrivant à toutes brides se rua sur la place, arrêtant sa monture aux derniers rangs de la foule. Il sauta à terre, abandonnant son cheval sans paraître se préoccuper de ce qu'il pouvait devenir.

Un moment il hésita et il demeura immobile.

La lumière du jour éclairait alors en plein son visage, et ce visage était celui d'un homme dans toute la force de l'âge. Les traits étaient animés, les yeux rougis, les regards ardents.

Puis après un moment fort court d'hésitation nouvelle, ce jeune homme, qui ruisselait de sueur et était couvert de poussière, fendit les flots humains avec une force irrésistible et arriva jusque sur le quai encombré.

Ses regards ardents et affolés se portèrent sur la corvette anglaise.

—Une longue-vue! dit-il d'une voix brève et saccadée. Par grâce! par pitié! prêtez-moi une lorgnette.

Il y avait une expression tellement étrange dans le ton dont était formulée cette demande, que ceux qui se trouvaient auprès du nouveau venu s'écartèrent avec un mouvement involontaire et presque respectueux.

—Une lorgnette, une longue-vue! continuait l'homme en étendant la main droite, sans que ses regards se détachassent de la corvette.

—En voici une!... répondit une voix.

L'homme prit l'instrument d'optique qui lui était offert et le braqua sur le bâtiment anglais.

Il demeura durant quelques instants immobile, et sans respirer. Puis il tressaillit violemment, et faisant rentrer avec un geste brusque les tubes de l'instrument:

—Crochetout! Nordêt! Ce sont eux! murmura-t-il. Oh! pourrais-je donc les voir mourir ainsi sous mes yeux!

Puis, bondissant comme un cheval blessé.

—Non... non!... hurla-t-il, il faut les secourir!... Il faut venger la *Brûle-Gueule!*

Et, se tournant vers la foule, que sa présence inattendue avait paru surprendre :

—N'y a-t-il donc pas des gens de mer ici ?... demanda-t-il d'une voix rauque.

—Hein ? dit un matelot. Tu ne vois donc pas clair, toi ?

—Quoi ? s'écria l'homme avec un geste furieux, il y a ici des gens de mer, des matelots et ils laisseront devant eux les Goddem crocher des amis au bout d'une vergue comme de faillis chiens, des gabiers de poulaine !

—Tonnerre ! vociféra le matelot. Quoi qu'on peut donc faire ?

—Aller à leur aide et crocher l'Anglais !

—Et sur quoi qu'on se pomoyera ?

—Quoi !... il n'y a pas d'embarcation !

—Pas une.

—Pas d'embarcation ? s'écria une autre voix.

Un autre homme, arrivant en sens opposé venait également de se glisser dans la foule et d'atteindre le quai.

Le premier se retourna vers lui : tous deux se trouvèrent alors face à face. Ils demeurèrent immobiles, comme foudroyés.

Un même rugissement s'échappa de leurs lèvres, tandis que leurs prunelles lançaient des rayonnements flamboyants.

Tous deux étaient devenus subitement fort pâles, leurs lèvres étaient crispées, et une même expression de colère furieuse décomposait leurs traits.

—Delbroy ! dit l'un.

—Séverin ! dit l'autre.

Puis après un silence, Séverin bondit :

—Jeanne ! où est Jeanne ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Delbroy ne répondit pas.

—Ahl poursuivit Séverin dont les lèvres tremblaient, je savais bien te rencontrer à Port-Louis. C'est ici que tu devais t'embarquer ! que tu espérais fuir, m'échapper... Jeanne ? Où est Jeanne ? tu vas me le dire !

—Elle est en sûreté, dit Delbroy.

—Où est-elle ?

—Tu ne le sauras pas !

Cet échange de paroles avait eu lieu avec une vivacité extraordinaire.

Aucun de ceux qui étaient là ne pouvait comprendre la rencontre de ces deux hommes et la cause des paroles provocantes qu'ils échangeaient.

Séverin s'avancait vers Delbroy en portant la main aux pistolets passés dans sa ceinture. Delbroy attendit sans faire un mouvement.

—Parle ou défends-toi ! hurla Séverin.

—Tu es le frère de Jeanne, répondit Delbroy ; je ne me défendrai pas, mais je ne dirai rien.

—Son frère !... moi... moi... s'écria le gars avec un sourire sardonique ; son frère... je...

Une détonation soudaine venant de la mer coupa la parole sur les lèvres du jeune homme. Un même cri d'horreur s'échappaient de toutes les poitrines.

Les Anglais étaient parvenus à mettre cette fois deux canonnades en batterie, et ils foudroyaient les Français Crochetout, d'Almoy, Kernoë, Yvanec s'étaient réfugiés sur la dunette, entourés seulement de quelques hommes encore debout, dans la mâture, Figolet, Kerloch et cinq ou six autres luttaient toujours avec l'énergie du désespoir.

—Perdus ! ils sont perdus ! murmura-t-on.

—Mon commandant ! cria Delbroy avec rage.

—Mon père ! dit Séverin avec une expression poignante.

Delbroy tressaillit.

—Ton père est là, à bord ?... s'écria-t-il.

—Oui.

—Eh bien, sauvons-le !

Les deux jeunes gens se regardèrent, une même ardeur généreuse brillant dans leurs regards, ils se comprirent.

—Allons à eux ! cria Delbroy.

—Comment ?... plus une embarcation...

—A la nage ? cria Séverin ; soit, les gars, quels sont les braves parmi vous ?

—A la mer ! hurlèrent cinquante voix.

Tous étaient électrisés par l'exemple que leur donnaient ces deux hommes ; puis tous avaient soif de combat, tous voulaient aller mourir avec leurs compagnons ou anéantir les Anglais.

En un clin d'œil tous les habits furent bas.

—Allons à la pointe, dit un matelot, la distance sera moins grande à franchir.

Delbroy et Séverin se précipitèrent ensemble, courant côte à côte.

Pour atteindre la pointe extrême du port, il fallait longer le bassin qui bordait le chantier de construction.

Tout à coup Delbroy s'arrêta en poussant un cri de joie ; tous ceux qui le suivaient s'arrêtèrent aussitôt. Delbroy avait la main étendue dans la direction de la machine à mâter. Audessous de cette machine, un grand plancher flottant était attaché à une bouée par une chaîne.

—Le radeau du radoubage ! cria-t-il.

Cri et geste furent compris, car il s'agissait de comprendre vite. Trois hommes s'étaient jetés à l'eau, trois abordèrent le radeau, détachèrent la chaîne qui le retenait et le poussèrent avec des perches vers le quai.

En l'espace d'une seconde, le radeau fut encombré : il portait vingt hommes, mais il ne pouvait en porter davantage.

Cette nouvelle chance de renfort à envoyer avait ranimé subitement l'espérance et l'enthousiasme de la population.

On jetait péle-mêle, au hasard, des armes à tous ces hommes, qui les saisissaient à la volée.

Puis deux cents bras hâlèrent sur un cordage accroché au radeau et on l'entraîna vers l'entrée du port.

En ce moment une petite yole, sorte de barque de plaisance, apparut dans la rade, longeant la côte et venant du golfe dans la direction de Lorient. Sans doute le propriétaire de cette yole, qui la montait seul, avait été attiré par les détonations et le bruit du combat, et il venait aux nouvelles à Port-Louis.

On lui fit des signaux, on l'appela, l'embarcation légère, et qui pouvait à peine contenir quatre rameurs, courut vers le radeau. A peine abordait-elle, que Séverin et trois autres hommes sautaient par-dessus son bordage.

Les quatre avirons furent rapidement bordés, une amarre attachée à l'arrière remorqua le radeau, et la manœuvre commença aux applaudissements frénétiques de la foule qui voyait dans cette arrivée si inattendue et si heureuse de la yole un signe infaillible de la faveur du ciel.

Effectivement, sans le secours de cette barque, comment le radeau eût-il pu se gouverner ?

Sur la corvette, le combat continuait avec le même acharnement, la même fureur, mais les Français perdaient à chaque minute une partie du terrain de la dunette.

Depuis quelques instants une faible brise s'était encore élevée, mais, sautant au sud, elle venait du large et elle poussait la fumée vers la côte.

IX

SUR LA DUNETTE

—Hardi, mes Frères la Côte ! Tiens bon jusqu'au dernier ! vociféra Crochetout dont les forces, loin de s'épuiser, semblaient se décupler avec l'accroissement du péril.

—Hon ! fit Nordêt.

Un Anglais tomba.

—Gare là-dessous, commandant !... cria une voix partant de la corne d'artimon.

Et un morceau de hune, tombant comme une avalanche du haut du mât, vint écraser deux Anglais.

Des trente hommes qu'avait embarqués Crochetout, des quarante qu'avaient amenés d'Almoy et Kernoë, quinze à peine étaient encore debout et en état de combattre. Les autres, tués ou blessés grièvement, gisaient sur le pont au milieu des cadavres anglais.

C'était une effroyable tuerie. Plus de cent Anglais avaient succombé ; l'équipage était réduit de moitié, mais cette moitié, qui luttait encore, était bien suffisante pour écraser les malheureux compagnons de Crochetout.

D'Almoy et Yvanec combattaient sur le même rang que le commandant et que Nordèt. Kernoc était avec Kerloch, Kervern et Fignolet dans la mâture, d'où ils s'efforçaient de chasser les gabiers anglais.

Des deux côtés, la rage produisait des effets inouis. Les Frères la Côte, voyant prête à leur échapper cette proie qu'ils avaient tout d'abord présumé d'une capture facile, n'ayant plus de retraite possible et croyant à une mort certaine, luttaient en gens désespérés, mais résolus à vendre chèrement leur vie et à combattre jusqu'au dernier souffle.

Les Anglais, eux, qui avaient considéré avec des regards de mépris ce caboteur avarié courant vers eux, sentaient toute la honte que leur causait la perte de la moitié de l'équipage de la corvette.

Les officiers ne pouvaient pas s'illusionner, le combat terminé, même à l'avantage de la corvette, comme ils ne pouvaient en douter, il allait falloir quitter la position, rallier l'escadre, et cela sans avoir accompli la plus mince capture, sans autre gloire que d'avoir coulé un caboteur disloqué et d'avoir perdu plus de cent hommes pour en tuer un nombre à peu près égal, contre lesquels on avait été obligé d'employer le canon comme contre une place forte. Il y avait là une honte pour la corvette, et l'état-major et les matelots le comprenaient.

Le combat ne pouvait au reste se prolonger. Les nuages de fumée qui enveloppaient la corvette, et que la briso commençant à fraîchir poussait vers la côte, ne permettaient plus à la foule des spectateurs de voir nettement ce qui se passait à bord.

Par ce même motif, Crochetout ni ses amis, non plus que les Anglais, ne pouvaient distinguer la manœuvre du radeau s'avancant vers la corvette de toute la vitesse imprimée par son remorqueur.

Crochetout et les siens luttèrent, occupant la moitié de la dunette : des monceaux de cadavres leur formaient une citadelle humaine. La lutte touchait à sa fin. Les Anglais, comprenant qu'ils n'avaient plus qu'un effort à faire redoublèrent d'ardeur.

Crochetout comprit aussi que tout était fini.

—Allons, il faut mourir ensemble, murmura-t-il.

—Dame ! le chat du bord est bien mort, dit Nordèt qui l'avait entendu.

—En bas tout le monde ! vociféra le corsaire.

Fignolet, Kernoc, Kervern et Kerloch se laissèrent glisser au milieu d'une pluie de balles. Kernoc, lui, était tombé plus près des Anglais.

Trois hommes s'élançèrent sur lui, l'entourèrent et le menacèrent à la fois. Il en abattit un, mais les deux autres se ruèrent à la fois. Kernoc trébucha. Il vit le fer d'une hache s'abaisser rapidement. Il leva machinalement le bras pour parer.

Une main s'avança plus rapide que la pensée, un éclair jaillit, et l'Anglais tomba le crâne fracassé par une balle. Mais l'autre Anglais s'était élancé en même temps et sa hache s'abaissait aussi.

Un cri sourd retentit, et Kernoc, en se redressant, vit un homme rouler abattu par l'Anglais. Un rugissement de douleur s'échappa de la gorge du jeune homme.

—Mon père ! dit-il en coupant d'un coup de hache le bras qui venait de frapper.

Il se baissa ; Yvanec gisait à ses pieds, la poitrine ouverte.

—Père ! répéta Kernoc avec désespoir.

Le vieillard, qui s'était dévoué pour sauver le jeune homme, entr'ouvrit la bouche comme pour parler, mais un flux d'écumé sanglante lui monta de la gorge.

Il se raidit, se tordit et demeura immobile.

—Père ! cria Kernoc.

—Bah ! dit Crochetout, nous y passerons tous, mais tue, tue, frappe toujours tant que ton bras pourra se lever.

La recommandation était inutile. Kernoc, ivre de fureur et de sang, se rua en avant, sa hache levée et abattant tout ce qui se trouvait sur son passage. L'élan du gars avait été tel, qu'il avait fait une vaste trouée parmi les Anglais.

Ceux-ci, repoussés un moment, revinrent presque aussitôt à la charge, ils entourèrent Kernoc. Kervern et Kerloch s'élançèrent à son secours.

Cet incident déplaça le combat. Crochetout, Nordèt, d'Almoy et les autres s'étaient rués aussi en avant. Les Anglais, repoussés brusquement, perdirent du terrain.

Arrivés aux limites de la dunette, entraînant avec eux Kerloch et Kervern, ils roulèrent au milieu des blessés et des cadavres.

Crochetout, emporté par la rage, bondit : les autres le suivirent. Les Français, privés de l'avantage que leur avait offert la dunette qui ne permettait que de les attaquer de face, se virent alors entourés d'ennemis.

La dunette était libre, le combat avait lieu au pied du grand mât, sur le pont.

—Allons, tiens bon et vive la France ! cria Crochetout.

—Vive la France ! hurlèrent les Frères la Côte.

—Mort aux Français ! crièrent les Anglais.

Crochetout, Fignolet, Kervern et Kerloch étaient blessés, mais ils combattaient toujours sans faiblir.

D'Almoy, Nordèt, Kernoc et quatre Frères la Côte étaient seuls debout avec les quatre autres. C'était onze hommes qui survivaient à la lutte, et encore ils ne devaient pas vivre longtemps. Mais que d'Anglais tués et blessés ! À peine maintenant en restait-il soixante debout et valides.

—À mort, à mort ! vociférait l'équipage de la corvette.

—Vive la France ! dit Crochetout, et que pas un ne se rende.

—Vive la Fr... commença d'Almoy.

Il roulait la tête fracassée par une balle.

—Plus qu'dix pour que tout soit fini, murmura Crochetout : tue, tue !

—Hon ! hon ! fit Nordèt.

Deux Anglais tombèrent. Le reste de l'équipage, exaspéré par la résistance de cette poignée d'hommes, se rua avec frénésie. Les Français disparurent sous le flot de leurs ennemis.

—Vive la France ! cria Crochetout en tombant.

—Vive la France ! hurla une voix stridente.

Et dix Anglais roulèrent à la fois. En un clin d'œil les Français furent dégagés. Crochetout s'était relevé couvert de sang.

—Hourra ! en avant ! cria-t-on.

Et dix hommes bondirent, tandis que d'autres escaladaient les bastingages.

—Delroy ! cria Crochetout avec un accent de bonheur inexprimable.

Les Anglais, surpris, repoussés, renversés, écrasés dans leur triomphe, se mirent à fuir dans toutes les directions. La poursuite commença, le combat n'avait pas cessé, mais cette fois la victoire n'était plus douteuse.

X

LA VICTOIRE.

La foule, plus empressée que jamais sur les quais de Port-Louis, poussait des cris frénétiques. Toutes les mains battaient, tous les mouchoirs s'agitaient en signe de joie. C'était un concert de clameurs de triomphe.

À l'entrée de la rade on apercevait, s'avancant lentement, une belle corvette finement grée, portant à sa corne le pavillon tricolore et au-dessus le jack anglais renversé.

Le pont du navire était couvert de cadavres. Sur le banc de quart se tenait un homme imprégné de sang des pieds à la tête, ayant encore, attachée au poignet, une hache dégouttante de sang.

Quelques hommes s'étaient groupés à l'avant ; d'autres se te-

naient à l'arrière, sur la dunette. Ceux-là étaient au nombre de trois : c'étaient Kernoë, Delbroy et Séverin.

Tous trois, agenouillés, entouraient le cadavre du fermier. Delbroy était blessé au bras.

—Le père est mort pour moi ! disait Kernoë. Il est tombé en recavant la blessure qui m'était destinée.

Et une larme coulait sur la joue bronzée et tachée de sang du matelot ; puis se redressant lentement :

—Séverin, reprit-il, tu as été élevé avec moi ; je t'ai toujours regardé comme mon frère : sur le cadavre de celui qui nous a nommés ses fils, je jure que je n'ai plus dans le cœur l'ombre d'un sentiment de haine. Séverin, sur le corps sanglant de notre père, veux-tu ma main ? Son âme est au ciel... le père nous voit... il nous entend...

Et Kernoë avança sa main au-dessus du cadavre. Séverin se leva à son tour, et, avec un geste grave et sévère, il plaça sa main dans celle de Kernoë.

—Mon frère ! dit-il simplement.

Kernoë étreignit la main qui lui était donnée ; puis désignant Delbroy :

—Celui-là aussi est mon frère ! ajouta-t-il ; ne doit-il pas être le tien ?

Séverin était devenu d'une pâleur de marbre. Cependant il fit un effort et se remit.

Du geste, il désigna la blessure de Delbroy.

—Ce sang vient d'être versé pour moi, dit-il. Cette blessure a été reçue en me préservant de la mort... Que puis-je faire ?

Puis après un silence :

—Qu'ils soient heureux, dit-il, je ne les verrai pas !

Et, quittant la dunette, il s'élança vers l'avant du navire.

En ce moment, des cris plus enthousiastes encore saluaient la corvette. Elle entra dans le port.

—Feu ! commanda Crochetout.

Et les batteries de la corvette anglaise, devenue corsaire français, saluèrent leur patrie nouvelle.

XI

LA POINTE DE BIEUZY.

On était à la fin du mois de février de cette première année du siècle que l'on nommait alors l'an VIII.

Une de ces voitures en osier comme on en rencontre en Bretagne venait de quitter Arrandon et s'avancait dans la direction de la pointe de Bieuzy. Cette voiture contenait un homme et une jeune fille, tous deux vêtus de deuil.

—Crois-tu que tu pourras être heureuse, mon enfant ? demandait l'homme tout en hâtant avec le fouet la marche de son cheval.

—Je serai calme et tranquille, monsieur, répondit la jeune fille. Ceux près desquels vous me conduisez sont bons, je le sais.

—Ils t'aimeront comme tu mérites d'être aimée.

—Et vous ne demeurerez pas près de nous ?

L'homme secoua la tête.

—La vie de terre m'est insupportable, dit-il. D'ailleurs, maintenant que tu connais mon passé, tu sais si le bonheur, si même la tranquillité sont possibles pour moi dans une existence calme ? La première condition de ma vie c'est l'agitation, car il faut que j'oublie...

—Cependant, dit la jeune fille d'une voix douce, vous avez pardonné ?

—Oui, Georgette, oui, j'ai pardonné ! Sur le cadavre de mon frère, j'ai juré l'oubli du mal, et Dieu m'est témoin que je tiendrai mon serment, mais que veux-tu ? Comme je ne puis plus aimer, il faut que je haïsse... et toute la somme de haine que mon cœur peut amasser, je l'ai vouée aux Anglais qui ont coulé ma corvette. Tonnerre ! ils me la paieront. Il faut que je reprenne la mer, Georgette. Tu es en sûreté, il me faut à moi les combats, les abordages, les tempêtes, les grandes luttes avec les hommes et les éléments !

Crochetout, car c'était lui qui dirigeait la voiture, s'était arrêté dans l'expression de ses rêves, comme obéissant à quelque réflexion qu'il ne voulait pas formuler.

Tenant les guides d'une main et fouettait de l'autre le cheval breton, il précipitait la marche du véhicule.

La jeune fille le considérait avec une attention profonde, elle paraissait désireuse de parler, mais elle hésitait évidemment à formuler sa pensée.

Enfin, prenant son courage à deux mains, elle se pencha vers son compagnon :

—Toute la somme de haine que votre cœur a amassée, vous l'avez vouée aux Anglais ? dit-elle.

—Oui, répondit Crochetout.

—Rien qu'aux Anglais ?

—Pourquoi me demander cela ?

La jeune fille se redressa :

—Parce que cela ne peut pas être, dit-elle d'une voix rauque, parce qu'il en est un que vous devez haïr plus encore que tous les habitants réunis de l'Angleterre. Celui-là je le hais aussi, comme vous devez le haïr, et je désire la vengeance autant que vous pouvez la désirer.

Crochetout la regarda, et des éclairs jaillirent de ses prunelles.

—Ah ! dit-il, tu le hais autant que cela ?

—Oui ! murmura la jeune fille.

—Et tu veux vengeance ?

—Oui !

—De sorte que si j'y renonçais, moi, à cette vengeance...

—Je n'y renoncerais pas, moi ! s'écria la jeune fille avec un accent impossible à rendre.

Crochetout la considéra encore :

—Ah ! dit-il, tu es bien une véritable mary-morgan... Je comprends l'affection que mon frère avait pour toi. Viens, tu seras ma fille, comme tu as été la sienne.

Et écartant le bras avec un geste de menace :

—Tu parles de haine et de vengeance, dit-il. Oh ! il n'y a pas dans les langues humaines de paroles, d'expressions qui puissent rendre ce que mon cœur renferme de haine pour celui que tu hais, pour ce d'Estournal que j'écraserai sous mon talon comme un serpent maudit. Tu veux la vengeance ! Eh bien ! tu la verras, cette vengeance, tu entendras râler le monstre, et tu assisteras à son agonie de douleur, je te le jure !

La jeune fille se souleva, et saisissant les deux mains de Crochetout avec un geste empreint d'une énergie farouche :

—Vous le jurez ? dit-elle.

—Oui, je te le jure !

—J'assisterai à l'acte de vengeance ?

—Oui.

—Merci ! alors, et vous aviez raison de le dire : vous m'aimez comme m'aimait Philopen !

Crochetout regarda encore sa compagne et il demeura un moment comme ébloui de l'éclat extraordinaire répandu sur cette physionomie expressive.

En ce moment, la route tournait et on aperçut subitement à gauche une ferme bretonne admirablement placée au milieu du plus beau pays. Au loin, on apercevait les falaises derrière lesquelles devait s'étendre la mer.

—Nous voici arrivés, dit Crochetout en ralentissant l'allure jusqu'alors fort vive du cheval.

Ils entraient dans la cour de la ferme : deux chiens aboyèrent, un homme et quatre femmes s'élançèrent à la fois, un même cri de joie retentit.

—Monsieur Crochetout !

—Eh ! oui ! dit le capitaine corsaire en sautant à terre, c'est moi, mes amis, qui vous amène la jeune fille dont je vous ai parlé.

Et se retournant, il enleva dans ses bras sa jeune compagne qu'il déposa doucement à terre près de lui.

—Ah ! saint Eustache et saint Brion ! cria une voix, mais elle ne ressemble pas plus à la mary-morgan que...

—Georgette est ma pupille, mes amis, et c'est à ce titre que je vous la confie.

Tous entrèrent à la ferme, un bon feu brillait dans la cheminée de la grande salle : un déjeuner frugal était dressé sur la table de chêne.

Ceux qui étaient là et qui venaient de recevoir Crochetout et sa compagne, c'étaient Le Caer, Mariic, Ninorc'h, Dorothée et Catherine.

Catherine était en grand deuil comme Crochetout et la jeune fille.

Le commandant se mit à table, Catherine vint se placer près de lui. Crochetout lui prit les mains :

—Chère enfant, dit-il, j'ai accompli la pieuse mission dont vous m'aviez chargé et que m'a rendu facile la pacification de la province. A cette heure, le corps de votre digne père repose en terre sainte, près de celui de votre mère, et je me suis agenouillé sur leur tombeau.

Catherine courba la tête, de grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

—Et... Séverin ? demanda Ninorc'h en s'avancant.

—Pas encore de nouvelles, répondit Crochetout, mais patience, j'ai donné rendez-vous ici même à quelqu'un qui pourra nous éclairer ; attendez !

Puis, changeant de place brusquement, Crochetout, qui paraissait se disposer à prendre son repas, se leva vivement et alla se poser debout, le dos tourné vers la cheminée.

—Maintenant, mes enfants, dit-il, écoutez-moi bien ; je vous ai dit que je voulais reprendre la mer, cela va être fait. J'ai à cette heure une jolie corvette de vingt canons qui m'attend à la pointe de Bieuzy. Mes armateurs ont eu confiance en moi et ils m'ont avancé la somme que je leur demandais et avec laquelle j'ai acheté cette ferme et ses dépendances... Maintenant, cette ferme, je te la donne à toi, Le Caer, à toi et à Mariic, ta femme, mais à la condition formelle que cette enfant, qui a été la compagne de mon frère, cette Georgette que je vous confie, deviendra votre sœur à tous deux. Gardez-la près de vous, rendez-la heureuse, trouvez-lui un mari et je me charge de sa dot...

Et comme il y avait un moment d'émotion générale :

—Taisez-vous tous, et laissez moi parler ! continua Crochetout. J'entends aussi que Ninorc'h ne quitte jamais cette ferme et qu'elle y meure si bon lui semble. Dorothée s'y retirera quand elle le voudra ; il y a, au bout du grand pré là-bas, un champ et une maisonnette qui seront pour elle...

—Ah ! saint Eloi ! saint Jérôme ! saint Isidore ! saint Urb...

—Silence ! cria Crochetout.

Dorothée demeura la bouche ouverte, mais elle continua mentalement le cours de sa litanie.

Crochetout s'était tourné du côté de Catherine :

—Quant à vous, ma pauvre enfant, ajouta-t-il, il est bien entendu que vous êtes reine et maîtresse jusqu'au jour où les gens d'affaire que j'ai chargés de ce soin vous auront fait mettre en possession des biens de votre père que le gouvernement a séquestrés à tort. Là, maintenant, tout est dit, tout est entendu, ne me remerciez pas et ne me parlez plus de rien ; tout ce que je vous demande, c'est de me garder un coin dans votre souvenir et un autre coin à cette table quand je débarquerai par hasard. Maintenant, mes amis, je le repète, tout est dit, c'est fini, déjeunons !

Et Crochetout se mit à table. Tous l'entourèrent, personne n'osait parler dans la crainte de ne pas être maître de soi et de desobéir au marin, mais si toutes les lèvres étaient muettes, il y avait des larmes d'attendrissement dans tous les yeux.

Crochetout mangeait. Tout à coup un bruit de galop rapide retentit et un cheval s'arrêta dans la cour.

—Kernoe ! cria Le Caer qui s'était élancé.

Catherine se leva en portant les deux mains sur son cœur.

—Mauc ! murmura-t-elle.

Kernoe entra dans la salle, il alla droit à Crochetout qui lui tendait la main, puis se tournant vers Catherine :

—Ma sœur ! dit-il.

La jeune fille se jeta dans ses bras en sanglotant.

—Eh bien ! demanda vivement Crochetout, quelles nouvelles ?

—Pas d'importantes ! répondit Kernoe.

—Tu as parcouru tout le pays ?

—Tout entier et minutieusement. Partout, grâce aux recommandations de l'abbé Bernier, les autorités m'ont prêté leur concours.

—Et tu n'as rien appris ?

—Et Joanne ? demanda vivement Catherine en s'avancant.

—Elle sera ici demain, répondit Kernoe, et elle ne vous quittera pas.

—Son mari s'embarque ?

—Sans doute.

—Delbroy a exécuté mes ordres relativement à l'aménagement de la corvette ? demanda Crochetout.

—Oui, commandant.

—Très-bien.

—Il viendra lui-même vous rendre compte de l'accomplissement de sa mission.

—Demain ?

—Oui, commandant.

Un silence suivit ces paroles ; Crochetout releva la tête qu'il tenait baissé :

—Et Séverin ? reprit-il.

Catherine joignit les mains en étouffant un soupir. Kernoe fit un geste empreint d'une sombre tristesse :

—J'ai eu de nombreux renseignements sur lui, mais je n'ai pu le rejoindre, dit-il. Les derniers renseignements obtenus m'ont appris qu'il avait pris la route de Nantes et c'est tout.

Un nouveau silence suivit ces paroles, puis le capitaine corsaire releva la tête :

—Et d'Estournel ? demanda-t-il tandis qu'un double éclair jaillissait de ses yeux.

—On dit qu'il est mort.

—Mort ! s'écria Crochetout avec un accent de colère.

—Oui, commandant.

—Et où ? quand ? comment ?

—Je l'ignore : je n'ai aucun détail, mais dans le pays de Tréguier le bruit de sa mort est nouvellement accrédité. On prétend qu'il a été tué par un soldat bleu, quelques jours seulement avant celui de la pacification générale. Ce qu'il y a de certain, c'est que son décès a été déclaré et enregistré à la municipalité de Lamballe. Je l'ai vu sur le registre.

Crochetout secoua la tête :

—Oh ! dit-il, j'aurais payé cher cependant chacune des gouttes de sang de ce misérable !

—Il est mort, répéta Kernoe.

.....
Au coucher du soleil, une embarcation stationnait à la pointe de Bieuzy. Trois matelots et un mousse étaient dans cette embarcation.

L'un des matelots, le plus grand, le plus sec, le plus maigre, se tenait debout, la main sur les yeux, inspectant au loin la plage. A une assez grande distance on apercevait un groupe d'hommes et de femmes s'avancant, éclairés par les derniers rayons du soleil.

—Cré mille n'importe quoi ! cette fois le point y est, dit le matelot en se tournant pour envoyer un long jet de salive dans la mer. *Apprête à t'astiquer, vous autres ! Allons, Figolet, pare-moi le tapis à l'arrière !*

—Oui, maître Nordèt, dit l'enfant en se hâtant d'obéir et de garnir le banc de l'arrière d'un drap bleu avec des ancres jaunes brodées dans les coins.

Le groupe de personnages qui avait attiré l'attention du vieux maître s'avancait rapidement, et on pouvait distinguer, marchant en tête, Crochetout qu'entouraient Mariic, Ninorc'h, Dorothée, Le Caer et cette jeune et étrange créature que le corsaire avait désignée sous le nom de Georgette et que Dorothée appelait encore intérieurement la mary-morgan du poulpican.

A quelques pas en arrière, Catherine s'avancait au bras de Kernoe.

Puis, plus loin, Jeanne et Delbroy.

—Bonjour, Kervern ; bonjour, Kerloch, disait Le Caer aux deux matelots, tandis que Nordèt se tenait roide, pipe à tri-

bord, chique à bâbord, pour mieux exprimer la joie que lui causait la pensée de reprendre la mer.

L'idée qu'il allait se crocher à nouveau avec l'Anglais éprouvait la physionomie vent debout du vieux maître au point que ses plus intimes connaissances eussent été obligées de le regarder à deux fois pour s'assurer que c'était lui.

Crochetout avait embrassé cordialement tous ces braves gens que l'émotion gagnait au point d'arrêter la parole sur leurs lèvres.

—Allons, dit-il d'une voix rude, embarque, vous autres, et à bientôt, tonnerre ! Georgette, Mariic, Ninore'h, Catherine, Dorothée, je vous promets des étoffes anglaises cousues de guinées pour la Saint-Jean prochaine.

Jeanne pleurait. Delbroy la tenait enlacée et la pressait doucement contre son cœur.

—Ne crains rien, disait-il, je reviendrai riche et glorieux !

—Oh ! dit la jeune femme, je prierai le bon Dieu tous les jours à cette heure, j'en fais vœu !

Kernoë était très pâle. Delbroy et Jeanne s'approchèrent de lui et de Catherine :

—Tu veilleras sur elles, puisque tu restes à terre.

—Oui, dit Kernoë dont les lèvres étaient sèches. Ne faut-il pas que je demeure à terre pour m'efforcer de découvrir qui nous sommes, Jeanne et moi !

—Cela serait inutile, dit Crochetout votre père est mort depuis hier soir.

—Quoi ! s'écria Kernoë, le comte d'Estournal serait-il..... ?

—Le comte d'Estournal, c'est toi maintenant ! et il murmura entre ses dents : " Le fils est bon, qu'il vive." Quant à moi, mon vœu de haine est accompli.

Catherine resta un moment stupéfaite, puis elle s'agenouilla et levant les yeux au ciel, dit à haute voix :

—Mon Dieu, pardonnez à mon père !

Elle se releva et sauta d'un seul bond dans la barque et se blottit à l'arrière.

—Allons ! Dieu le veut ! dit le marin, embarque avec nous : tu seras la fille du bord !

Delbroy embrassait étroitement Jeanne et Catherine et s'élançait à son tour.

Le commandant était à l'arrière de son canot, Delbroy était près de lui, Georgette assise de l'autre côté, Kervern et Kerloch tenaient les avirons, Nordèt était à la barre, Fignolet se dressait à l'avant, sa gaffe à la main et prêt à pousser.

—Adieu, amis, et que Dieu veuille sur vous ! disaient les femmes.

Kernoë était près de Catherine.

—Adieu, Kernoë ! lui cria Crochetout.

Nordèt, depuis un moment, paraissait transformé en statue. Il regardait Kernoë avec des yeux hébétés.

—Adieu ! répéta Crochetout.

Et s'adressant à Fignolet :

—Pousse ! dit-il.

L'enfant enfonça sa gaffe dans la mer. Kernoë était toujours près de Catherine.

Tout à coup il saisit la jeune fille dans ses bras, l'étreignit, la baisa sur le front, se retourna vers Jeanne, l'embrassa aussi et se détachant d'elle, il sauta d'un seul bond dans le canot.

—Je vais avec vous, dit-il d'une voix rauque, car moi aussi j'ai besoin de me battre !

—Tonnerre ! dit Crochetout en lui saisissant les mains, tu seras mon second !

—Pousse ! nage ! cria Nordèt.

Et saisissant sa pipe avec un geste sublime, cette pipe à court tuyau, noire et culottée, ce brûle-gueule enfin, ce triomphe de l'art du fumeur, il la tendit encore à demi allumée à Kernoë.

—Je te la donne ! dit-il. C'est celle avec qui j'ai fait sauter la corvette.

Kernoë la prit avec un empressement respectueux, car il comprenait qu'en lui faisant un tel cadeau le vieux maître donnait certes ce qu'il avait de plus précieux.

—Adieu ! dit Crochetout en envoyant un dernier geste vers la terre.

En ce moment, le canot doublait une pointe de récif qui jusqu'alors lui avait dérobé la haute mer. La pointe doublée, on aperçut à l'ancre, à courte distance, une corvette fièrement gréée, se balançant gracieusement et dont les derniers rayons du soleil dorait les agrès. C'était celle que les hardis corsaires avaient prise dans la baie de Port-Louis.

Quelques minutes après, le canot accostait, et Crochetout s'élançait sur le pont où régnait une animation fébrile. Crochetout prit Georgette par la main et la conduisit jusqu'au banc de quart.

—Assieds-toi là, dit-il, désormais ce sera ta place !

Le corsaire commanda l'appareillage, puis la manœuvre faite, et tandis que la corvette tournait sur sa quille développant au vent son flanc armé, Crochetout dégraffa rapidement sa veste et, ouvrant son gilet, il prit sur sa poitrine un grand lambeau d'étoffe aux couleurs nationales, qu'il développa avec un geste superbe.

—Voyez ! dit-il à Nordèt et à Delbroy ; c'est le pavillon de la *Brûle-Gueule*. Hisse-le à la corne, toi-même, Nordèt, entends-tu ! et fais-le saluer. Delbroy ! fais-le saluer comme un pavillon royal, car il a été trempé dans le sang de tous nos Frères la Côte !

—Hourra ! cria l'équipage qui avait entendu et qui était accouru.

Nordèt demeurait immobile. Tout à coup, il porta le pavillon à ses lèvres et, le prenant entre ses dents, il en déchira une petite bandelette rouge. Alors, ouvrant sa veste et plongeant la main dans sa poitrine, il tira de sa chemise de flanelle un petit animal mignon et pelotonné. C'était un petit chat, blanc comme une boule de neige.

Avec la bandelette du drapeau, il lui fit rapidement un collier, et, levant la main, qui tenait le chat pavoisé :

—Voilà le chat du bord ! cria-t-il ; et cette fois, c'est moi qui en aurai soin !

.....
 Quelques heures après, le bâtiment corsaire disparaissait à l'horizon dans la brume de la nuit, tenant le cap sur cette mer de la Manche que sillonnaient alors les bâtiments anglais.

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro :

LE DERNIER DES TREMOLLIN, par Ed. DRUMONT

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 18 JANVIER 1886

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE

AU BON MARCHÉ — MAISON —
ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Vente SANS RESERVE pour les Fetes

A une réduction directe de **50 pour cent**,
 sans égard au coûtant.

Ligne Spéciale

Tout notre grand assortiment de Peluche en Soie dans toutes les nuances,
 sacrifié à 55 cts la verge.

SEALETTE A \$3.00 LA VERGE.

Tout notre assortiment de Manteaux, Dolmans, Paletots, Mantes, ainsi que
 nos Manteaux d'enfants, à être claire à 50c dans la piasre.

Velours de Soie, Drap Ottoman, Imitation de fantaisie, Garniture en Pelle-
 terie, Drap Jersey, Garniture en plumes, Etoffes à Manteau
 de fantaisie, sacrifiées à la moitié du prix.

Une surprise dans les lignes suivantes :

300 Chapeaux de Fentre avec garniture élégante à \$1.00.
 500 Tuques en Laine de couleur à 15 cts.

Un lot varié d'Etoffe à Robe, tout laine, à 16 cts.
 Un lot d'Echantillon de Laines, tels que Châles, Capines, Fâscinateur,
 Nanges, Robes d'enfants et une quantité d'autres objets en Laine, à
 être donnés à 50 cts dans la piasre.

Grande vente sans réserve de Tweeds, Etoffes à Pardessus, Etoffes à Pan-
 talons, Melton; Draps de Pilot pour Capots, à être clair
 à n'importe quel prix.

Vente spéciale de Garnitures de maison, à une réduction de 25 pour cent
 comme suit : tout Tapis Bruxelles, Velour, Laine, Tapestry et Corde.
 Tous nos Prêlarts anglais, américains et canadiens, à être
 clair à la réduction comme ci-haut mentionné.

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

ETRENNES !

CALENDRIERS A EFFEULLER

“ÉPHÉMÉRIDES”

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
 et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREÁDOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
“ “ “ plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Avec la Grande ALMANACH des Faits remarquables, pour l'année 1888
 illustré d'un magnifique chrono de N. D. de Lourdes, et d'un
 grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

CASTOR-FLUID

On devrait se servir pour les
CHEVEUX de cette préparation
 délicate et rafraichissante Elle
 entretient le scalpo en bonne santé, empêche les peaux mortes et
 excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure,
 indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854

MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps.
 Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses
CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc.,
EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour.
 Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,
 et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter
 la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Cote St-Lambert

MONTREAL

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une
 publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous
 voulons parler de **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M^{lle} J.
 LESSARD & C^{ie}, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous
 les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et
 confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fan-
 taisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial
 est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des corres-
 pondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine
 et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette pu-
 blication absolument indispensable dans toutes les familles ; elle est à la
 portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un
 numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près
 de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection
 complète fer. A bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des
 deux premiers numéros parus.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent

MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les tra-
 vaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.
 REGLAGE—PERFORAGE—NUMEROTAGE, ETC.

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui
 ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LA HAINE	15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à	35 cts.
LES ORPHELINES	15 cts.	LE CHOLERA	5 cts.
LA FILLE DE CAÏN	15 cts.	Le Traité du Cheval	5 cts.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.
 S'adresser à

Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions
 très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal